

Éditorial, par Yves-Fred Boisset, rédacteur en chef.....	193
Le romantisme, par Robert Delafolie	194
Énergie divine et intériorité (2 nd partie), par Daniel Steinbach.....	208
Un éclairage théologique sur la grâce, par J.W. Varlot.....	230
Un courrier d'Amorifer.....	240
Vagabondage, par Fidès	242
Les journées Papus 1998.....	243
Martinisme et Ordre martiniste, par Sitaël.....	246
Les livres et les revues.....	250

Jacqueline Encausse,
 Michel Léger,
 Annie et Yves-Fred Boisset,
 Marcus et Marielle-Frédérique Turpaud
 et tous ceux qui apportent à la revue
 leur talent et leurs connaissances
 souhaitent à tous les lecteurs
 une année 1999
 de paix et de fraternité.

Que l'amour règne parmi les hommes !

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
 ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
 Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LÉGER
 Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET



La tombe de Serge Hutin au cimetière de Prades

L'Initiation

69/89, rue Jules Michelet - 92700 COLOMBES

Tél : 01 47 81 84 79

Fax : 01 47 69 09 41

e-mail : Yvesfred.boisset@wanadoo.fr

CCP : PARIS 8 288-40 U

Administrateur honoraire : Jacqueline Encausse

Administrateur : Annie Boisset

Administrateur adjoint : Gravitas

Rédacteurs adjoints : Marcus et M.-F. Turpaud

Comme il en va depuis de nombreuses années,
nos tarifs d'abonnement demeurent inchangés.

C'est donc sans mauvaise surprise
que vous pouvez dès à présent souscrire
votre réabonnement pour 1999.

Et n'oubliez pas de faire connaître la revue
autour de vous.

Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent
être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la
responsabilité de ceux-ci.

L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués.

Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



* Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le directeur : Michel LÉGER - 1, allée La Bruyère - 75009 Paris 9^{ème}.

Cert d'Inser. à la Commission paritaire du papier de presse du 11/01/1981 n° 30 554

Imprimerie BOSCHETTIERES - 69600 Oullins - Dépôt légal n° 1000 - déc. 98

Voilà déjà un an que Serge Hutin nous a quittés. Son esprit est toujours parmi nous et son corps repose dans le cimetière de Prades (66) où des amis dévoués ont su lui assurer une sépulture convenable. Passant par là, notre ami Amorifer a photographié cette tombe et nous en a confié un cliché. C'est celui-ci qui orne la couverture du présent numéro. Merci à Amorifer.

Notre chère Jacqueline Encausse assure depuis une quarantaine d'années le secrétariat de la revue avec une assiduité et une rigueur peu communes. Elle aspire à présent au repos et nul ne saurait lui en faire reproche. Elle a souhaité, en accord avec notre directeur Michel Léger, qu'Annie Boisset prenne la relève. Celle-ci a accepté cette charge et nous savons qu'elle s'en acquittera avec tout le sérieux requis. Gravitas l'assistera dans cette mission. À partir du 1^{er} janvier 99, le siège de la revue sera transféré au 69/89, rue Jules Michelet, 92700 Colombes. C'est là que devront être adressés les abonnements ou réabonnements ainsi que le courrier.

Tous les collaborateurs de la revue ont à cœur de remercier Jacqueline Encausse pour tout ce qu'elle nous a apporté de dévouement et de compétence. Nous ne l'oublierons jamais. Et nous lui gardons notre infinie reconnaissance.

Deux lecteurs ont tenté de me joindre récemment par Internet. Des ennuis avec le serveur ne m'ont pas permis de récupérer leurs messages et je les prie de m'en excuser. Notre seule adresse «e-mail» est désormais celle qui figure en 11^{ème} de couverture. Merci !

À l'instant où nous bouclons ce numéro, nous apprenons la transition de Suzanne Michon qui, avec son époux, notre cher Victor, fut une martiniste sincère, une fidèle amie de Philippe et Jacqueline Encausse et un réconfortant soutien pour notre revue. Nous nous associons à la peine de Victor et l'assurons, en cette épreuve, de nos très fraternelles pensées.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

Robert DELAFOLIE

LE ROMANTISME

Robert Delafolie, grand spécialiste de l'Opéra wagnérien, s'emploie à rechercher les racines mystiques et initiatiques dans les grands mouvements culturels et littéraires de notre patrimoine. Ses conférences sont toujours suivies avec intérêt et profit par de nombreux chercheurs. L'article que nous présentons aujourd'hui est destiné à ouvrir une réflexion sur un aspect mal connu de la spiritualité.

En France, on qualifie généralement de romantique la période qui s'étend sur la première moitié du dix-neuvième siècle. Mais de même que le romantisme français n'est, certes, qu'une partie du romantisme, cette période d'un demi-siècle est très arbitraire et très inférieure à la réalité.

En vérité, le romantisme français, dès ses premières manifestations et signes précurseurs vers 1800/1810 jusqu'à 1850, représente la pointe visible d'un iceberg dont l'ampleur est infiniment plus vaste aussi bien dans l'espace que dans le temps, ce qui explique en grande partie l'appréciation très limitée et, à vrai dire faussée, qu'on peut avoir de cet événement culturel considérable qui dépasse de loin la littérature ou même telles et telles expressions artistiques et esthétiques.

À vrai dire, les origines de cette immense aventure de l'âme, de l'esprit, du cœur sont aussi profondes et multiples, variées aussi, que ses répercussions furent, et sont encore, insoupçonnées, riches de conséquences bénéfiques ou non, mais à coup sûr capitales pour l'évolution de l'humanité et du monde.

Et quand nous parlons de conséquences, il s'agit aussi bien du court ou moyen, que du long ou très long terme.

Peut-être serait-il bon de souligner que ce grand événement dans l'art, la littérature, le théâtre et toute la pensée fut, entre autres, de nous rappeler que nous avons tous de l'imagination mais que nous la laissons

trop souvent dormir ou sommeiller, ou bien que nous la réveillons presque toujours uniquement pour la laisser vagabonder vers des fantaisies légères, frivoles, voire dérisoires ou artificielles, en tout cas superficielles.

Ainsi, en France notamment, nous nous sommes contentés, la plupart du temps, de regarder le romantisme *non pas comme il est*, mais comme nous le voyons : *le contraire de ce qu'il est*.

C'est là un grave constat qui nous renvoie à nous-mêmes et remet en question l'ensemble de nos opinions et des appréciations arbitraires et aléatoires qui nous font parfois considérer comme étant dépassées ou du passé des choses qui nous dépassent infiniment et qui, en fin de compte, ne sont ni du passé, ni du présent, ni même du futur, mais de tous temps.

Nous savons bien que c'est une faiblesse fort répandue chez l'homme de *juger inférieur ce qui lui est supérieur*. Alors surviennent des réveils désagréables.

Ce qui nous manque le plus est, probablement, de ne pas voir ce qui est à notre portée, à l'intérieur de chacun d'entre nous. Donc, réveillons-nous ! Et aussitôt le poète (au sens divin et infini), l'homme vrai et véritable révélé à lui-même, n'ira plus ici ou là pour chercher l'immensité et l'unité et l'éternité, mais la découvrira là où elles sont, c'est-à-dire : partout.

Comme une sorte de prologue à de grands bouleversements, une œuvre de Géricault fut portée à la connaissance du public en 1819 (le Radeau de la Méduse) illustrant la tragédie survenue trois ans plus tôt d'un naufrage au large des côtes de l'Afrique occidentale, tragédie amplifiée par l'agonie de cent quarante-sept rescapés provisoires sur un radeau de 20 mètres sur 7 dont seulement une dizaine survécurent, circonstances propres à souligner, de la manière la plus sinistre, la fragilité des apparences morales et sociales balayées à la première catastrophe.

Puis, deux autres tableaux se présentent comme deux *affiches* spectaculaires du mouvement naissant, tous deux de Delacroix, en 1822 et 1823 : « Dante et Virgile aux enfers » et « l'orpheline au cimetière ». Cette seconde œuvre, notamment, suscita l'enthousiasme des premiers romantiques et de Baudelaire. Elle fut qualifiée, entre autres, de *moment éternel de l'homme et de sa destinée*.

Ces œuvres et d'autres constituèrent un ensemble de signes, de signaux d'alerte et d'alarme en face d'une situation générale dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne paraissait pas enthousiasmante. En effet, les dernières années du XVII^e siècle ont anéanti un monde de mille ans et plus. L'ancienne monarchie fut certes multiforme à bien des égards ; c'est le cas de n'importe quelle époque dans toute région du monde, mais la royauté française était tout de même organisée, fixée, autour de valeurs brutalement écroulées après 1789.

En effet, entre 1789 et 1799, que de séismes ! Et les années qui suivirent... Jamais on n'avait vu jusque là autant d'événements en aussi peu de temps.

Puis, après les espérances, vinrent les rancœurs et le désenchantement des élites intellectuelles ou spirituelles et, plus encore, du futur prolétariat. Si la lente et sûre dégradation de l'aristocratie fut la première cause de la chute de la royauté, son remplacement à la tête de l'état et du pays par la bourgeoisie ne semblait pas de bon augure pour l'avenir de la République.

Le sort des ouvriers, artisans, paysans, n'est pas amélioré, mais très souvent aggravé. L'état des lieux n'est pas réjouissant, ni resplendissant : arrivisme et affairisme sans vergogne, l'insolence de l'opulence côtoie toutes sortes de misères. Oui, misère et usure, maladies, épidémies, délinquance, promiscuités, mendicités, disparités scandaleuses ajoutées aux crimes, viols, vols, prostitution, ne se sont jamais aussi bien portées. Conséquences logiques : agitations multiples, grèves, émeutes, insurrection, barricades, etc. L'arrogance et l'égoïsme d'une grande partie des classes dirigeantes, dominantes et possédantes, sont tels qu'on ne décèle pas aisément la part du cynisme et celle de l'inconscience.

C'est alors que, dans les turbulences publiques et politiques, économiques et sociales, ou morales, se forment des salons, des cercles, des cénacles, des sociétés formelles ou informelles aussi, et toutes sortes d'associations, d'amicales, de groupes.

On peut remonter très loin et découvrir des origines extrêmement diverses, parfois paradoxales, aux tribulations du XIX^e siècle, par exemple chez Montaigne dont les « Essais » évoquent son idée du vrai grand homme (célèbre ou anonyme), ou bien encore dans les « Maximes » de La Rochefoucauld ou dans les contes et fables de La Fontaine, l'un et l'autre pour le moins très sceptiques à l'égard de l'ordre et des morales sociales.

Et pourquoi, après tout, ne pas citer des esprits aussi vastes, si élevés au-dessus de leur monde et de leur temps, que Pascal méditant si profondément entre les deux infinis (étrangement moderne jusque et y compris aujourd'hui) ? Et que dire de Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, dont le « Télémaque » est l'apologie continue d'une nature pure et idéale, idyllique ?

Quelles réflexions, d'autre part, nous suggère Bossuet avec ses « sermons sur la mort » ? Le précepteur du dauphin, prédicateur à la cour du Roi-Soleil, était sûrement plus proche des esprits tourmentés de 1800/1830 que de son époque ! Quant à Corneille, il paraît bien être le lien le plus sûr et le plus évident entre les deux sublimes utopies, chevaleresque et romantique.

Sans remonter jusqu'à Diogène et Anthistène (cela ne serait pourtant pas déplacé), on peut maintenant, sans risque d'erreur, citer le plus flagrant précurseur des vagues romantiques, l'auteur des « Rêveries d'un promeneur solitaire », de la « Profession de foi d'un vicaire savoyard » et du « Contrat social ».

Certes, le romantisme est annoncé (quasiment en toutes lettres) dans « La nouvelle Héloïse » et « l'Émile » comme dans les « Discours sur les Arts et les Sciences » et « les origines de l'inégalité » par Jean-Jacques Rousseau. Et, quand celui-ci nous parle de la *bonté naturelle de l'homme*, une question se pose à propos d'arrière-pensées : s'agit-il de l'homme dans l'histoire ou de l'homme d'avant l'histoire, d'avant la chute ? C'est là qu'entre en scène madame de Staël. La fille de Jacques Necker, ancien ministre de Louis XIV, avait épousé le baron de Staël, ambassadeur de Suède. Après de nombreux voyages en Russie, Suède, Italie, Angleterre, Autriche, elle avait écrit plusieurs ouvrages dont l'un sur la littérature et les institutions sociales. Mais elle a surtout voyagé en Allemagne à plusieurs reprises, fréquentant assidûment les milieux poétiques, politiques et philosophiques avec Schlegel, Goethe et Schiller.

Cette grande admiratrice de Rousseau, amie passionnée, déchirée et agitée de Benjamin Constant, fait publier en 1814 un livre « De l'Allemagne » dans lequel elle vante la naïveté et la simplicité germaniques avec un certain parti pris. Parlant, par ailleurs, de Kant, Lessing et quelques autres grands penseurs allemands, elle associe le romantisme naissant outre-Rhin à la poésie courtoise, à l'héroïsme croisé, à la chevalerie, à la religion chrétienne et au Moyen Âge. Madame de Staël,

dans son enthousiasme démonstratif, conseille en vérité à la France de s'inspirer de l'Allemagne, purement et simplement.

Cette œuvre et, avec elle, madame de Staël elle-même, suscitent bien des polémiques et des disputes pas seulement littéraires mais aussi politiques, sociales, spirituelles et d'autres qu'on qualifierait aujourd'hui d'éthologiques ou d'écologiques. Mais madame de Staël ne se laisse ni impressionner, ni intimider. Elle continue d'exalter la pensée allemande dont elle remarque singulièrement une sorte de mépris hautain envers l'action, une priorité quasi systématique accordée à la mythologie sur l'histoire, avec la faculté essentielle d'unir musique, métaphysique, philosophie, théosophie.

Elle trace de la culture germanique un tableau idyllique, mirage peut-être périlleux à long terme. Elle réunit en tout cas autour d'elle, de son mouvement et de ses amis et alliés, un bon nombre d'esprits inquiets, anxieux, angoissés, tous tourmentés et passionnés. Qui sont-ils, que sont-ils ces fervents nouveaux disciples ? Pires ou meilleurs que le commun des mortels ? De toute façon, ce sont là des personnages qui commencent à ne plus rien voir comme tout le monde. Réunions et rencontres se multiplient et des groupes divers se constituent, souvent issus les uns des autres, parfois animés par les mêmes individualités.

Il y a là des libéraux, des conservateurs ; il y a des républicains, des royalistes, des bonapartistes. En 1820, de jeunes intellectuels se retrouvent : Deschamps et Vigny, Hugo et Lamartine ou Chateaubriand et plusieurs autres, écrivains, acteurs, musiciens, peintres, graveurs, poètes, mais aussi des gens soucieux de politique ou de philosophie.

En 1821, naît la « Société des bonnes lettres » (des belles lettres). En 1822, Delecluze et Stendhal regroupent quelques disciples. En 1823, « la Muse française » réunit Hugo et Deschamps. En 1825, Charles Nodier, récemment nommé bibliothécaire à l'Arsenal, regroupe ici certains assidus des quatre premiers groupes. En 1825/1826, Stendhal et Mérimée collaborent au « Globe » assez critique envers Lamartine. En 1827, le « Cénacle » rassemble à son tour toutes les tendances, nombreuses et diverses, autour de Sainte-Beuve, Balzac, Musset, Vigny, Nerval, Mérimée, Deschamps, Hugo et Lamartine, entre autres.

Mais bien d'autres revues, journaux et groupes apparaîtront « le Mercure », « la Quotidienne », « les Annales des arts du théâtre et de la littérature », « les Annales romantiques » Plus tard, viendront le « Journal des Débats », la « Revue des Deux Mondes »

En 1830/1831, ce sera « l'Artiste » et ses conceptions religieuses de l'art, alors que « l'Avenir » est fondé par Lamennais, bientôt rejoint par Lacordaire. Avec ces deux ecclésiastiques, grands religieux, prédicateurs ultra-romantiques, même les disputes des conservateurs et des libéraux, paraissent littéralement balayées par un orage simultanément mystique et libertaire, parfois d'une violence et d'une virulence inouïes.

Voilà qui nous éclaire sur la vraie nature du romantisme, mais certains avaient déjà donné un ton bien spécifique à ces courants. Tout d'abord, Benjamin Constant, dont « l'Adolphe » exprime d'une manière à la fois occulte et obscure, et étrangement claire... la pensée qu'il a de lui-même, non pas en narcissiste mais plutôt, inversement, à la façon d'un étranger comme totalement évincé de soi. Et voici qu'après les rêveries sur la nature primitive de l'homme, Sénancour écrit son « Obermann » dans lequel il fait l'analyse impitoyable d'une âme extraordinaire et totalement contradictoire que ne satisfont aucune des croyances, réponses, jouissances, souffrances, qui font l'existence de ses semblables, toutes classes sociales confondues.

Son texte est une apologie frénétique (fanatique !) de la mélancolie, mais d'une sublime mélancolie hors de l'espace et du temps, supériorité suprême du seul désir qui vaille : le désir d'anéantissement absolu dans le Tout (ou le Rien ?), puissance prodigieuse et grandiose d'un Néant réel ou virtuel ou peut-être de ce qui semblerait être le néant aux yeux d'un monde toujours utilitaire et prosaïque tout à fait profane.

Maintenant, nous voyons se dessiner et se préciser les premiers thèmes les plus évidents et fondamentaux du mouvement romantique, avant tout, une extrême sensibilité que l'insensible appelle *sensiblerie* pour mieux l'ignorer. donc, une très grande sensibilité alliée au parti pris de la spontanéité levée comme un étendard en face des mesquineries utilitaires, prosaïques et pratiques d'un *bourgeoisisme* qui n'est pas l'apanage d'une classe mais de l'ensemble des sociétés matérialistes. Déjà, se profilent à l'horizon un *exotisme*, pas seulement géographique mais aussi historique, une propension au *rêve* (prologue au « grand réveil ???»), le goût de la solitude, l'aspiration à l'infini (et à l'indéfini) avec l'exaltation de l'imagination (quelle imagination,) et des tendances vers toutes sortes d'utopies ou *d'icaries*, surtout sociales. L'image d'un monde idyllique où régnerait la pure gratuité morale et matérielle commence à se manifester ici comme étant la manifestation de l'esprit aristocratique le plus totalement noble, destiné à guérir un jour l'humanité des bonheurs vulgaires et des vues sociales, familiales, professionnelles

ou autres, toujours plus ou moins mesquines et médiocres à cause de leurs satisfactions égocentriques, ce qui implique bien sûr une remise en cause générale de l'ordre des choses.

Par conséquent, voici l'indignation au cœur des événements, indignation certes contre l'ordre établi, matériel et social, mais moral aussi, et même spirituel, voire naturel. Contrairement à ce qui fut dit si souvent, ces orientations sont beaucoup moins axées vers un avenir vague et incertain que vers la réminiscence d'un *âge d'or* d'ailleurs bien plus intemporel que passé. Donc, réminiscence-préscience. Ajoutons au centre de ces vastes démarches, multiples, souvent contradictoires, le *culte du moi*. Mais là, encore, de quel *moi* s'agit-il ? car le climat qui s'installe baigne dans une quête de l'absolu, de l'impossible, de l'impensable, dont la représentation la plus répandue est ce thème (explicite ou implicite), typiquement médiéval, de l'Amour pour une Dame lointaine, inaccessible, souvent indéfinissable et parfois historiquement inexistante. Nous sommes là en chevalerie, croisades et courtoisie, et l'attrance excessive des romantiques pour la pluie, la nuit, l'orage et toutes sortes de cataclysmes, devient singulièrement significative quand il apparaît que ce Moi torturé et tourmenté du XIX^e siècle, *étranger à lui-même*, se réfère avec régularité aux grandes valeurs du Moyen Âge, à l'ascèse et à la mystique religieuse, parfois monastique, aussi bien à l'intérieur de l'Église que, d'ailleurs, tout autant à l'extérieur de l'Église, chez ses adversaires et contradicteurs les plus redoutables, tels le schisme vaudois ou l'hérésie albigeoise, ou bien d'autres encore, alchimistes, hermétistes, occultistes, et toutes sortes d'expressions originales et marginales.

Il suffit, en effet, de regarder vivre des héros aussi divers qu'Obermann et Adolphe, ou Jocelyn et Corinne, ou encore Lélia et Jean Valjean, et d'observer leurs auteurs pour découvrir presque instantanément des idées et idéaux, des sentiments et préoccupations d'une étonnante persistance et d'une unité surprenante. Même remarque, bien sûr, chez Chateaubriand, Vigny, Musset et d'autres...

Ce serait, à notre avis, une erreur complète de considérer le romantisme comme une mode ou, même, une manifestation, certes importante, mais circonscrite à la littérature, à l'art, au théâtre. Plus qu'une erreur, ce serait la négation pure et simple de la réalité car, en vérité, l'événement romantique fut la partie visible et sensible, particulièrement aigu, d'un mouvement qui s'étale sur des siècles (et plus encore !) et circule sous la surface des civilisations et de leurs apparentes stabilités. Oui, réminiscence d'un passé imprécis et immense, oui, présciences d'un futur aussi imprécis et vaste, oui, présence *dans le perpétuel pré-*

sent de quelque chose d'essentiel : l'éternelle aspiration divine des êtres (de tous les êtres), consciente ou inconsciente, à contredire l'histoire. Quelque chose qui, à vrai dire, sauf en de rares illuminations, visions ou révélations, semble dépasser autant ses défenseurs que ses adversaires.

Nous savons tous que les plus grandes idées, les plus hauts idéaux, sont toujours les plus mal compris et, donc, les plus mal jugés. Et plus les pensées sont élevées ou profondes, plus elles sont vastes, plus elles subissent des déformations, des défigurations, et toutes sortes d'interprétations allant couramment jusqu'à l'inversion totale, qu'il s'agisse d'art, de tradition, de religion, d'initiation ou de conceptions philosophiques et métaphysiques. On peut avancer que le romantisme est au premier rang de ces *mal jugés* non sans préciser que le romantisme français est peut-être plus mal jugé encore que les autres, car un environnement artificiel et superficiel l'a isolé, plus encore que les autres romantismes, environnement qui a contribué, ô combien !, à donner au monde l'image futile et totalement fautive, personnelle, égocentrique, narcissiste et limitée, d'un message universel, intemporel, intégralement spirituel et, pour tout dire, illimité.



Chateaubriand est né en 1768, Lamartine en 1790, Victor Hugo en 1802. Le premier fut ambassadeur, ministre de l'Intérieur et des Affaires Étrangères et pair de France, le deuxième, homme politique aussi, député puis ministre du gouvernement provisoire, le troisième, pair de France et sénateur (de droite et de gauche en alternance). Trois existences aux plus hauts niveaux de la vie publique et politique, aux charges de l'état.

Néanmoins, les actions extérieures, spectaculaires, variées et nombreuses, n'ont été, pour chacun d'entre eux, que l'expression visible et sensible d'une démarche intérieure, d'une quête philosophique, spirituelle, authentiquement initiatique d'une ampleur qui apparaît dans diverses circonstances, mais, avant tout, dans la totalité de leur œuvre et tout spécialement dans leur œuvre poétique. À condition, naturellement, de les lire, de les relire, précisément comme on doit le faire pour des

textes sacrés, des textes saints ou des rituels spirituels authentiques, et surtout pas comme... de la littérature...et encore moins comme des formes, même très supérieures et talentueuses, de distraction... de spectacle. D'ailleurs, la démarche romantique véritable est le contraire du spectacle ou de la seule esthétique. Il s'agit en fin de compte de poésie, dans le sens antique et sacré du terme, de la poésie considérée ainsi comme synonyme de l'Art (Royal), de la Religion (non d'une religion), de l'Initiation essentielle, éternelle, c'est-à-dire de l'*Initiation divine*, dont toutes les formes initiatiques ne sont que des représentations partielles, temporelles et, disons-le, corporelles.

À propos d'initiation, soyons sans ambiguïté : il ne s'agit pas de savoir *comment vivre ce monde* mais bien et tout au contraire *pourquoi vivre ce monde* ? Par conséquent, il n'est pas question de cultiver et d'organiser le confort de ce petit moi personnel, historique et géographique, moral et matériel, mental et naturel, auquel chacun est généralement si attaché, mais bel et bien d'en sortir... de ce moi, toujours tout petit et étroit quel que soit notre état personnel et social.

En d'autres termes, s'il y a dans la quête romantique un culte du moi, ce n'est évidemment pas de ce moi-là dont il s'agit mais effectivement du moi impersonnel ou a-personnel, de l'individualité divine, du Moi divin, à l'arrière-plan du monde apparent de la dualité et de la relativité, lequel est absolument l'opposé absolu du moi particulier avec ses définitions, toutes dérisoires. Quête de l'Unité, donc, de l'Unité transcendante et de l'Éternité, avec tout ce que cela implique d'élévation, de libération, d'exaltation affranchies de cette fantasmagorie temps/espace, laquelle fait de chaque vivant (humain et autre) un prisonnier soumis au vasselage de la Nécessité et de la Vulgarité en un perpétuel combat pour gagner ou perdre, donc à l'existence qui n'est pas la Vie mais l'esquisse, uniquement, l'esquisse de la Vie.

Dans des formes et apparences très variées, les poètes romantiques ne nous disent que cela, mais un regard bien trop léger et le manque d'attention nous empêchent de voir qu'en semblant parler d'eux-mêmes, Chateaubriand et tous les autres avant, avec et après lui, nous parlent du monde, de nous, de tout, de Dieu... il se pourrait bien, en fin de compte qu'une pseudo-hypertrophie-personnelle-égocentrique cache quelque chose de plus effacé que l'humilité, à savoir la conscience lucide (extra-lucide) ? !) du néant de toute affirmation singulière ou particulière. Chateaubriand, après les années de la jeunesse passées dans le cadre sinistre de Combourg, s'est retrouvé avec lui-même en une sorte de vocation pour les causes perdues.

Il n'a d'ailleurs jamais cessé d'évoquer d'une manière ou d'une autre la vulgarité des bonheurs, succès et réussites du monde. Sous le vêtement de la célébrité, sa vie apparaît malgré tout comme la réalisation fidèle de cette nuit de 1768 à Saint-Malo où, selon ses propos, « la vie lui fut infligée ». Une corvée, en quelque sorte... compensée par les frimes qui protègent d'une trop grande fréquentation des hommes et procurent le plaisir indicible des saisons difficiles. Même quand il parle du bonheur, il parle de malheur. « René », « Atala », « les Martyrs », les « Mémoires d'outre-tombe », sont là pour en témoigner.

Mais par le « Génie du christianisme », par le chant des oiseaux, il nous révèle le fond d'une pensée extrêmement contradictoire mais convaincue, après bien des doutes, de l'existence de Dieu, notamment par la contemplation des merveilles de la nature (nature dénaturée par l'histoire, comme l'homme lui-même). Le chant du rossignol devient une hymne à l'Éternel et aussi le chant de tous les oiseaux et des arbres et des herbes et de toute la création.

Chateaubriand, cet éternel opposant, semble bien nous rappeler la perpétuelle imposture des *faux-ordres* (ils sont tous faux !), lesquels sont des *dés-ordres* et rien d'autre. Chateaubriand ou l'Orgueil inouï d'une humilité totalement impersonnelle ? Chateaubriand et bien d'autres !

Lamartine : « Les méditations », « Les harmonies poétiques », « Le lac », bien sûr, les odes politiques et les nouvelles méditations, et diverses poésies... Sans nul doute, un ensemble considérable qui tient, en fait, d'un unique discours, une proclamation permanente où il est question des valeurs trahies régulièrement par l'humanité versatile et bien trop fallacieuse, où l'on voit en toute existence (tyran et martyr de toutes les autres) cette esquisse de vie s'égarant elle-même dans l'illusion vaniteuse de ses mérites et de ses réussites supposées. N'est-ce pas Lamartine qui nous parle avec insistance de l'humain, cette fange animée, enfermée dans le temps et l'espace, de l'homme visible, cette dénatura-tion et défiguration de l'original ? Heureusement, les catastrophes, naturelles ou pas, surgissent à point nommé pour nous rappeler la vanité de nos attitudes prétentieuses. La Chute et la Création découvrent qu'elles sont peut-être bien deux sœurs jumelles ou, mieux (ou pire), une seule et unique manifestation. Là, encore, nous faut-il relire encore et encore ces longues suites de méditations d'une profondeur infinie : « Utopie », « la Chute d'un ange », et, au moins, des dizaines d'autres tout aussi essentielles. Entendons le cri de la Création souffrante, son appel déchirant et grandiose, et réalisons avec Lamartine la vocation entr'aperçue

de l'âme humaine à réconcilier le Créateur et la Création, à entraîner l'élan exhaltant et exalté de la Nature entière et de tous les êtres sans aucune exception vers Dieu et la Vie éternelle dans l'Unité universelle des mondes.

Lamartine et quelques uns de ses semblables ont vécu en pensée, parole et acte dans toutes les directions, à tous les niveaux de la Vie, présentant à travers mille imperfections l'harmonie divine, finale, fondamentale, déjà là et sur tout, partout, dans toutes les contradictions.

Si la chose est possible, Victor Hugo est encore plus connu que les deux précédents... et encore plus méconnu. Paris ou Bruxelles, Jersey ou Guernesey, le secret est partout chez Hugo et l'art suprême est, ici, que le secret a l'air de ne pas en être un. Combien de fois, des esprits sûrs d'eux-mêmes ont cru observer ce qu'ils pensaient banalité quelconque, passant à côté de profondeurs infinies. Car Hugo, adepte du mélange des genres et des contrastes, est un authentique génie d'une imagination monumentale, d'ailleurs convaincu par lui-même de sa mission prophétique, de sa vocation de voyant, de veilleur (pendant que le monde dort), assuré d'avoir des révélations surnaturelles et déterminé à proclamer que la poésie est bien plus qu'un art ou, plutôt, qu'elle est l'Art Royal destiné à extraire du chaos du monde cette véritable pierre philosophale : la quintessence qui unit tout : art, théâtre, poésie, musique, avec philosophie, métaphysique, religion, et toutes sciences en vue d'illuminer l'humanité et de sauver la Nature entière.

On pourrait très bien se représenter Hugo sur ses vieux jours, penché, tel le docteur Faust, sur *l'assemblage* de toutes les connaissances humaines, littéralement déchiré entre le plus noir pessimisme historique et le plus lumineux optimisme transcendant, obsédé par la seule idée fixe de réaliser le Grand-Œuvre alchimique et hermétique. L'œuvre de Victor Hugo, c'est une énorme accumulation de proses diverses, de poésies, de ballades, d'odes, de drames, de tragédies, de romans, de récits et de recueils, de références mythologiques, de lettres, de textes épiques, satiriques, lyriques, de chants et d'hymnes, qui lui fait occuper une place exceptionnelle dans l'histoire des Lettres. La démesure est probablement un des reproches souvent adressé à son œuvre, liée d'ailleurs à la faculté d'associer la légèreté avec les plus hautes inspirations et les plus sombres visions.

On ne peut pas résumer Hugo. On pourrait citer la multitude des pensées, des vers, d'Hugo. Que d'idées et de réflexions, d'expressions sur des vérités fondamentales tels que le droit total des déshérités, humains

ou autres, le ridicule des définitions, la dissolution annoncée du temps, de l'espace, de l'histoire, de toutes les singularités, de toute cette dérisoire illusion personnelle qui nous empêche, nous tous les vivants, humains et autres, conscients ou pas, de voir *l'ordre de Dieu* qui n'a rien à voir ni avec le *mal* ni avec ce que nous nommons avec impudence et imprudence le *bien*.

Il y a certes là intuition et inspiration *ultra-humaine*. Il y a surtout de quoi réfléchir à l'infini sur la vie et sur la mort, le ciel et la terre, et sur Dieu, le monde et l'homme, et sur la myriade de valeurs depuis toujours chantées et glorifiées et, simultanément, reniées et trahies par l'humanité encore dans les ténèbres matérialistes ou *prétendument* spiritualistes.

Mais il serait navrant et risqué de vouloir évaluer l'importance hypothétique de tel ou tel acteur du mouvement romantique, car il existe une qualité, une faculté, chez les uns et chez les autres, qui dépasse les différences aléatoires de notoriété.

La faiblesse lointaine et désabusée de Musset pour qui rien n'est sérieux, la grandeur très discrète, héroïque et stoïque de Vigny dont la vie a tant ressemblé à l'œuvre, le combat de George Sand contre l'art pour l'art ou de madame de Staël qui voyait la littérature comme une religion et surtout pas comme un métier, recouvrent une même démarche, pas du tout passagère ou provisoire, vers un idéal total. Des formes variées à l'extrême mais des aspirations communes. L'attitude hautaine et noble de Benjamin Constant, remarquable intelligence paralysée par une auto-analyse désespérée, rejoint Sénancour qui ne voit dans l'action que de l'agitation, un pis-aller. Charles Nodier, lui, était une sorte de militant très actif et combatif du romantisme avec ses groupes culturels et spirituels. La critique impitoyable de la comédie humaine par Balzac ou *l'art pour l'art* de Théophile Gautier, ou encore les récits aventureux d'Alexandre Dumas semblent n'avoir aucun rapport avec les autres, pas plus que le cynisme glacial de Stendhal ou, au contraire, les expressions fantastiques de Villiers de l'Isle-Adam. Tant d'autres encore ! Michelet qui voit l'histoire comme le conflit perpétuel entre la liberté et la fatalité, l'esprit et la matière, l'être et la nature. Ou bien Sainte-Beuve, acharné à découvrir dans le plus minime détail de la vie des grands inouïs, invisibles au profane. Et puis, comment ignorer Leconte de Lisle, le parnassien, ce grand romantique pseudo anti-romantique, obstinément axé sur l'horreur de la réalité de cette nature qui ne vit qu'en tuant, de la faim sous toutes ses formes qui commande tout, mais derrière laquelle se pressent une unité éternelle et universelle qui veille ou... sommeille.

Et Anthony Deschamps, traducteur de Dante, Mérimée, Nerval, le rêve éveillé traducteur du Faust de Goethe, Leconte de Lisle encore, traducteur d'Homère voué, lui, au culte absolu de l'impersonnalité, passionné et fasciné par les mythologies grecques ou bibliques, par l'Inde, l'Égypte, mais aussi par les légendes nordiques et germaniques, cependant que Nerval s'engage plus spécialement dans les voies occultistes et l'ascèse des Illuminés du XIII^e siècle.

Certains, moins célèbres, furent cependant des esprits exemplaires, admirables, romantiques dans leurs vies et dans leurs œuvres, tels Marceline Desbordes-Valmore qui vécut durant toute sa vie dramatique, à travers tant d'épreuves (elle perdit ses quatre enfants), les turbulences d'un rêve éveillé, d'un monde idyllique occupant toute son âme, alors que sa vie sociale et personnelle dut se passer de tous les biens, même élémentaires, de ce monde. Citons aussi Maurice de Guérin, esprit pieux, méditatif, envahi d'anxiété et d'incertitudes, traversé par une sensibilité à l'égard de tout ce qui vit. Il fut un vrai mystique chrétien mais animé tout autant d'une haute intuition panthéiste, disciple, adepte de l'âme universelle. Et quelques autres encore, marqués de notoriétés diverses. Mais tous, très connus, moins connus, même inconnus, furent des *méconnus*.

Par ailleurs, chacun sait que d'innombrables commentaires ont accompagné l'histoire du romantisme et aussi de ses influences sur l'après-romantisme, influences directes ou indirectes sur les courants qualifiés de parnassiens, symbolistes, naturalistes, puis réalistes et... surréalistes... existentialistes même, tous, pourtant plus ou moins anti-romantiques. Et nous n'ignorons pas ce que Baudelaire, Verlaine, Rimbaud doivent à l'épopée contradictoire du romantisme et, dans un climat plus complexe, Breton, Sartre, voire Claudel.

Le cas de Stéphane Mallarmé est très singulier dans la mesure où celui-ci qui avait au plus haut point le sens du secret, du mystère et du sacré, s'est fait le *champion* (au sens chevaleresque) d'une littérature essentiellement aristocratique et hermétique, animé d'un idéal métaphysique de désintéressement absolu à l'égard des richesses matérielles et de toutes sortes de réussites sentimentales ou autres. Il fut un intégral serviteur de la poésie considérée comme un sacerdoce ; un romantique *non-romantique*, solitaire.

D'un autre ordre encore fut l'influence romantique extra-littéraire sur les deux grands religieux schismatiques Lamennais et Lacordaire ou sur des

révolutionnaires politiques et philosophiques aussi violemment engagés qu'Enfantin, Barbès, Louis Blanc, Blanqui, Proudhon et l'anti-Proudhon, Karl Marx.

Autant de constats paradoxaux puisque la *grande sainte folie romantique*, si elle a alimenté bien des utopies, icaries, solaires, modernes, et les projets phalanstériens de Fourier et Saint-Simon ou les grands égarements, n'oublions pas que l'illuminisme et le nihilisme, ces deux opposés radicaux, cohabitent et coexistent dans les nébuleuses romantiques. La quête romantique n'oublie rien ni personne. Même pas Sue, Zola ou Zévaco, si différents. Aussi, la vague romantique a investi, envahi de mille manières toute la musique française et, avant tout, Berlioz, mais aussi Gounod, Lalo, Massenet, Messager et Adam, et encore Auber ou Delibes et, plus tard, Debussy. Mais il en est tellement !

Pour une conclusion parmi d'autres, provisoire comme toute conclusion, peut-on remarquer, par exemple, que le géant, le généreux, l'altruiste Hugo, qui a génialement touché à tout avant de devenir le type même de la célébrité universelle, est très proche de certains autres, obscurs, vrais saints et purs ascètes, et que Musset, pour qui *rien* n'est sérieux, et Vigny, pour qui *tout* est sérieux, ne sont totalement opposés que pour dire exactement la même chose ?

Mais ce modeste article n'est qu'une entrée en matière. Pensons au Nord, au Sud, à la Russie, à l'Angleterre, et à la source même du romantisme : à l'Allemagne.

(à suivre)

« Quiconque opère par la croyance seule, sans le secours des autres vertus sera absorbé et consommé par la divinité et ne pourra vivre longtemps.

« Mais quiconque s'approchera sans être purifié attirera sur lui la condamnation et sera livré à l'esprit du mal... »

Henri Cornelius Agrippa
« La philosophie occulte, livre iii, chap. IV »

Daniel STEINBACH

ÉNERGIE DIVINE ET INTÉRIORITÉ**2° Partie : Où puisons-nous cette énergie qui nous fait tant défaut ?****L'homme n'est-il pas plus que la chair qui le compose ?**

L'homme, loin d'être un simple tas de *bidoche* interchangeable, comme nous le présentent certaines sciences mécanicistes, semble être un formidable champ d'énergie, émetteur et récepteur, conformément, à la fois à la Sagesse, mémoire de l'humanité, aux connaissances empiriques léguées par nos milliards d'ascendants et aux avancées récentes de la physique quantique. Ce champ nécessite d'être nourri. Le problème est qu'actuellement, si nous savons sustenter la matière de notre corps, nous avons complètement oublié comment alimenter notre champ énergétique. Chaque être humain ressent une faim inextinguible, inconsciente, fruit de la carence de cette dimension oubliée du vivant. En manque d'énergie, la communauté des hommes avance de travers.

L'énergie de l'Univers, telle que les institutions religieuses monothéistes nous la présentent, est partielle. Elle atteint pourtant tous les domaines de l'existence et bien au delà. Elle nous traverse, Elle nous transcende, Elle nous alimente, comme elle nourrit chaque élément du monde. Elle est «l'éther» dans lequel nous baignons. Nous pouvons nous laisser guider directement par elle, sans forcément transiter par l'intermédiaire, d'un standard téléphonique (rôle dans lequel se sont spécialisées de nombreuses religions institutionnelles). De même chacun de ses éléments la renvoie vers les autres organismes, la réfléchit ou la transforme ; elle est l'invisible, l'indicible, l'ineffable. On commence à en deviner

l'existence en physique, grâce à la mécanique quantique ; elle nourrit l'harmonie, le beau et lutte contre l'entropie⁽¹⁾ qui condamne toutes les formes de notre monde au chaos, au vieillissement et à la mort ; elle fait battre sans cesse notre cœur, depuis la conception jusqu'à notre décès, gonfle nos poumons, provoque ce que l'on appelle des «réflexes» ; elle gouverne le mystère de la procréation et de la mort ; elle est le moteur de toute vie, l'onde porteuse de la matière et sa nourriture, sa pourvoyeuse d'information ; elle est l'unité de toute chose, le liant ; elle se trouve derrière et dans chaque élément : au sein de la matière, de l'essence, origine du geste, de l'image, dans la couleur ; elle est inhérente à la pensée, à la parole,

au flux monétaire, au son entendu, au fluide, etc. ; elle réconcilie immanence et transcendance, ressortant de ces deux notions ; elle est la Shekina et le Soleil ; toutes les croyances humaines font allusion à quelques uns de ses aspects ; elle est **énergie Une**, source de toute matière, de toute vibration, de toute pensée, de toute transcendance ; elle nous provient de manière indirecte par de nombreux moyens ; juste avant le *Big-bang* (le *Tsimtsoum* de la Kabbale), elle tenait en un volume incommensurablement plus restreint qu'une tête d'épingle. Puis elle s'est disséminée, créant le monde. Elle nous parvient de façon indirecte par l'intermédiaire des autres éléments de la Création. Elle est à la fois **Une** (une seule source) et **plurielle** (par l'entremise d'une multitude de vecteurs différents). Tout l'Univers en est constitué et s'en nourrit. Chaque élément du Cosmos la reflète ; nous-mêmes la réfléchissons et nous en nourrissons.

Notre corps, comme tout élément de ce monde, constitue un champ d'énergie. Il est traversé à tout moment par des corpuscules, à des vitesses plus élevées que la lumière pour la plupart. Je rappelle, qu'à ces vitesses, les particules peuvent remonter le temps et ne connaissent pas l'entropie ; au contraire elles poussent à l'harmonie. Si nous arrivons à les capter, nous en bénéficions à ce titre.

Certaines énergies font plus que traverser notre être, elles le nourrissent et augmentent notre champ énergétique. Notre corps, comme celui de tous les éléments organiques de l'univers, constitue une véritable antenne qui capte ces fréquences énergétiques. Il s'en saisit pour se nourrir, pour s'informer, pour évoluer. En s'alimentant ainsi, l'énergie intrinsèque de notre propre champ augmente, croissant en fréquence, pour s'acheminer vers une qualité d'énergie de plus en plus subtile ; il lui est alors possible de capter des fréquences de plus en plus élevées que notre champ n'interceptait pas auparavant. Telle est l'une des définitions de la voie spirituelle, une élévation et un raffinement du champ énergétique de l'être humain, en vue de tendre vers une harmonie de plus en plus subtile, une conscience accrue. Il s'agit probablement d'une modification de l'orientation de certains éléments des atomes qui constituent le corps humain.

En corollaire, le champ énergétique de l'homme peut décroître, s'appauvrir s'il n'est pas, ou mal, nourri et informé. La fréquence de son champ énergétique devient alors de moins en moins vibratoire, l'être qui en pâtit, comme on va le voir, perd peu à peu de son humanité ; les contradictions, les paradoxes, les malchances croissent dans sa vie, la

fermeture s'installe par *apoptose*⁽²⁾. Une loi, que les économistes connaissent bien, s'applique certainement, et plus généralement, en ce qui concerne les autres phénomènes énergétiques : **La croissance est toujours nécessaire.** La stabilisation n'existe pas dans notre monde, pour lequel l'entropie constitue la règle. Toute stagnation équivaut à une décroissance rapide, à une régression. Les pertes d'énergie intrinsèque actuelles plongent notre société dans la violence aveugle. En effet, L'être humain, dont la fréquence vibratoire décroît, retrouve bien vite des comportements archaïques, d'où la redécouverte actuelle des phénomènes de régression. La diminution de la fréquence vibratoire du champ énergétique intrinsèque du monde occidental fait vite remonter en l'homme des comportements ancestraux, remettant à l'ordre du jour les réflexions de Thomas Hobbes⁽³⁾. De plus en plus d'individus ne parviennent plus à satisfaire leurs besoins immédiats. Les exigences de la survie les obligent à rallier des règles de subsistance primaires, comme celle surnommée «loi de la jungle». Quand notre qualité vibratoire intrinsèque diminue, faute d'une alimentation énergétique correcte, nous retrouvons bien vite des conduites primitives et égo-

Ils courent, ils courent les bienfaits de l'Amour



centriques, tels des bébés exigeant sans cesse que leur mère s'occupe d'eux. Il y a donc redécouverte rapide d'attitudes régressives.

Mais, attention, il peut y avoir aussi des hausses momentanées d'énergie qui ne se pérennisent pas, le corps reperdant rapidement une grosse partie de ce qu'il a gagné précédemment, tout en conservant une parcelle de ce changement. La personne qui fait cette expérience semble soudain tomber en dépression (qui peut n'être que légère ou passagère). En effet, pour que la hausse énergétique de l'être humain soit conséquente et se pérennise, il doit s'en saisir, qu'elle circule librement en lui, sans blocage (ceux-ci peuvent provoquer des maladies, au pire des cancers), sans nœuds (névroses). Il est nécessaire que l'organisme soit capable de l'accueillir, de librement s'en saisir. Comme dirait le chaman Don Juan⁽¹¹⁾, augmenter l'énergie, c'est partir à la quête du *pouvoir*. L'être humain, sur cette voie, tâche de traquer le *pouvoir* (l'énergie) pour augmenter la qualité intrinsèque de son propre champ énergétique ; en cas d'augmentation de l'alimentation énergétique, encore faut-il que le corps soit capable de l'accueillir.

O n peut appréhender l'augmentation et la circulation de l'énergie, tenter de la ressentir de diverses manières. La plupart des humains la connaissent à travers l'amour, l'attrance, la passion envers un autre être. Une alchimie délicate se met alors en place. Mes molécules se trouvent attirées vers celles de l'aimée ; mon cœur bat différemment, comme s'il logeait au sein d'un nid de ouate ; tout en moi devient aérien ; mes pensées semblent légères ; je vois clair ; je n'ai pas peur de faire de grands projets, de briser mes routines quotidiennes, de changer ma vie. L'entropie de mon système est diminuée, j'assiste plutôt alors à une régénération. Quand deux personnes âgées s'aiment, on se rend particulièrement compte de ce phénomène ; pour ceux-ci, le temps est momentanément aboli.

"Tiens, que fais-tu là ?

"Je regarde la fille assise en face de moi, dans ce métro.

"Et alors ?

"Vains dieux, quelle est 'classe' !

"Est-elle belle ?

"Des yeux bleus, transparence de la mer, une chevelure, froment de juillet, tirant sur le roux, des jambes...

"Tu ne me parles que de détails anatomiques !

"Ben oui, elle m'attire !

"Pourquoi ?

"Sa chair est pulpeuse, mais elle n'est pas grosse...

"Ouais ! Mais encore ?

"Je ne sais pas, je suis émoustillé, le courant passe entre elle et moi...

"Mmm

"Une énergie mystérieuse a gagné mon corps, qui comme le fer pour un aimant, se tourne vers elle.

"C'est mieux !

"Mes molécules, mes atomes s'orientent vers ses molécules, ses atomes. En un mot, j'ai envie d'elle !

"Est-elle attirée par toi ?

"Il semblerait que cela soit effectivement réciproque ! Un processus mystérieux s'est mis en place, ses yeux dans les miens.

"Tu découvres l'Autre, Tu devines la magie de l'Amour. Ce n'est pas sa chair qui t'attire ; d'autres femmes sont tout aussi belles, ou plus même, qui ne provoquent pas chez toi cet effet. C'est l'alchimie de la tendresse !

"C'est une impression merveilleuse, difficile à analyser !

"L'Homme ordinaire, ne peut avoir totalement conscience de ce phénomène tous les jours. Cette attirance réciproque appartient au domaine de l'ineffable. La Foi est du même ordre, impalpable ; pourtant elle existe !" (4)

L'énergie transmise fera gonfler nos tissus érectiles, nous mettra dans cet état d'excitation caractéristique qui précède l'acte sexuel, jusqu'au paroxysme : l'orgasme, réponse réflexe du corps, vibration ineffable de tous les sens, communion en l'autre et partage de la transcendance. Nous sommes là en pleine approche du ressenti du Vivant.

Aucun biologiste ne peut actuellement décrire le déclencheur de cet état, il parlera en terme de production d'hormones, de sécrétions. Qui sait pourquoi je vais être attiré par une femme plutôt que par une autre ? Le médecin, le psychothérapeute ne peuvent qu'apporter des réponses partielles (identification au père, à la mère ...).

Ne voir que sa propre jouissance, sans se soucier de l'autre, l'acte sexuel, vidé de son avant, de son après, de sa magie, qui ne vise qu'au flash (comme avec la prise de toxiques) de l'orgasme, sans l'apport d'énergie nourrissante amenée par un long préliminaire, par le partage voluptueux de caresses et la communion qu'ils apportent, n'est qu'une dépense supplémentaire de *pouvoir*, qui n'apporte rien à l'être humain. La pornographie est la myopie de la chair, de la *bidoche*, sans considération d'autres dimensions. La pornographie, bloquant la circulation de l'énergie, apparaît entropique.

Au contraire, l'érotisme, faire l'amour, de façon satisfaisante pour les partenaires, en faisant preuve de créativité, d'intuition, dans les caresses, permet de goûter ensembles à l'extase et nourrit les amoureux, leur apportant de l'énergie, permettant sa circulation, regroupant leurs forces. L'érotisme, prenant en considération toute la profondeur indicible de l'acte sexuel, semble négentropique.

Bébé, quand tu parais

Il est un autre domaine où la plupart des êtres humains contactent cette énergie dont nous avons tant besoin : lors de la naissance d'un enfant désiré. La femme enceinte ressent une certaine volupté dans son rapport avec le fœtus. Une future mère parle alors de plénitude, de sentiment d'accueillir une parcelle

d'univers, d'une sensation de tendance vers l'Unité, d'ouverture de la conscience. Si le père est intégré dans la bulle de haute énergie qui se forme entre le bébé et ses parents, celle-ci va décupler. Ces moments sont souvent ressentis par le père et la mère comme magiques ; ils touchent alors des instants de bonheur intense, de

Conscience élargie, auxquels le père peut parfaitement participer, s'il n'est pas machiste. Là aussi le changement de mode de vie va être envisagé avec optimisme, les routines vont être brisées avec facilité, des projets d'avenir vont être élaborés, une énergie constructive va peu à peu nourrir les parents, jusqu'à l'apogée qu'est l'accouchement. Une certaine sagesse populaire dit que l'enfant amène avec lui sa subsistance : souvent à l'occasion d'une grossesse désirée et vécue dans l'harmonie, des éléments de la vie des parents s'améliorent, changement de profession et autres.

Après la grossesse, dans la plupart des cas, la parturiente connaît une période de deuil, la *dépression post-partum*, décrite

Elle va, elle vient l'énergie

Ces deux premières descriptions de la rencontre et du ressenti de l'énergie nous permettent de dresser une liste de ce qu'elle peut amener à l'être humain, lorsqu'elle circule librement, sans blocage : créativité, légèreté, clarté, absence d'ennui, sensation d'une vibration, excitation volatile, abandon de routines, sentiment de régénération, impression de vieillir moins vite, partage avec l'Autre (redécouverte de l'altérité : ouverture de notre champ de Conscience). Tous ces effets d'une montée en énergie laissent comme un goût de magie, d'événement exceptionnel, aux person-

comme une chute, une reprise brutale de contact avec la réalité ordinaire. Je dirais un brusque ressenti de la pesanteur terrestre qui devient d'un coup plus lourde sur les épaules. Il s'agit d'une sensation de descente, accompagnée de tristesse, de gaucherie (la parturiente ne se sent alors plus aussi bien dans son corps, pensant qu'il est difforme), il y a perte de l'Unité, ressentie auparavant, et diminution de la Conscience. Alors la mère se tourne vers l'enfant et va s'y attacher. C'est dans ces moments que le lien, entre la mère et l'enfant, peut devenir pathologique et non harmonieux, si le deuil, que constitue la *dépression post-partum*, ne s'accomplit pas de façon satisfaisante ou s'éternise.

nes qui les vivent, comme nous le verrons dans d'autres situations.

Ce terme d'énergie est volontairement flou. Il peut recouper plusieurs concepts. L'argent (les flux monétaires) contiennent une forme d'énergie, l'alimentation de l'homme en nourritures renferme une autre nature d'énergie, l'information également. Il y en a bien d'autres que nous ne connaissons pas encore, mais que nous découvrirons certainement dans les décennies à venir, sur les bases de la physique quantique (mais dont la source est unique, même si les manifestations en sont multiples).

Tout être humain possède différents moyens de capter l'énergie, qui peut l'alimenter. On connaît les principaux, il y en a de plus subtils. L'homme se nourrit d'abord par ses cinq sens puis par d'autres capteurs dont certains n'ont pas encore été recensés :

- le goût : il est nécessaire de varier les goûts pour laisser circuler leur énergie ;
- l'odorat : l'énergie lui arrive sous forme d'odeurs par exemple celle de l'encens dans les cérémonies rituelles ou celle de certaines parties du corps entre amant et amante, celle du nard, si pur et si cher, des Évangiles dont Marie (sœur de Lazare et de Marthe) recouvre les pieds du Christ⁽⁵⁾ ;
- la vue : l'énergie lui arrive sous forme de couleurs (longueurs d'ondes différentes), d'harmonie visuelle, [voir les vitraux et rosaces (chakra en sanscrit) des Cathédrales] La lumière du soleil nous nourrit également de son énergie ;
- le toucher : des informations sur la texture lui parviennent et le nourrissent ; la peau est un important capteur d'énergie également transmetteur, lors de l'imposition des mains ;
- l'ouïe : le capteur de vibrations, de rythmes dans les rites ;
- les huit chakras (ou çakras), noms donnés aux récepteurs d'énergie du corps tels que les connaissent, à partir des en-

seignements traditionnels orientaux, les praticiens des médecines énergétiques. Exactement, selon le Docteur Michel Larroche, ce sont des «*Capteurs-Transformateurs-Distributeurs d'énergie*»⁽⁶⁾. A chacun des sept premiers chakras, sur le plan énergétique, correspond, sur le plan physique, une glande endocrine. Nous retrouverons cette notion de chakras dans les lieux de pouvoir [voir prochain numéro], notamment dans les plans de construction des cathédrales, prouvant qu'à une certaine époque, les occidentaux possédaient en matière de circulation d'énergie des connaissances bien plus développées que ce que l'on sait aujourd'hui (la traduction littérale de chakra est rosace).

L'homme tente d'accroître son propre potentiel énergétique, il ne peut thésauriser l'énergie. Toute énergie stagnante ne nourrit plus, elle s'ossifie, perdant de sa fréquence vibratoire : l'une des lois essentielles de l'énergie est qu'elle doit circuler. Plus elle se diffuse à travers le corps humain, au sein de l'espace, plus elle le nourrit, plus elle élève sa fréquence vibratoire. Il est nécessaire, à l'être vivant, pour s'en trouver alimenté, pour diminuer l'entropie de son organisme, de laisser librement circuler l'énergie en lui, de ne jamais la thésauriser,

l'accumuler, ni l'amasser, encore moins la confisquer. Selon les grandes traditions de l'humanité, une énergie donnée provoque un retour conséquent. Qui donne reçoit, qui fait circuler reçoit. La

De pelure d'oignon en pelure d'oignon

Une brusque chute d'énergie, (ressentie comme une dépression *post-partum*), a pour conséquence une reprise brutale de contact avec la dure réalité (qui n'est qu'une réalité à laquelle nos sens s'accrochent, sans percevoir les autres dont nous avons senti les bienfaits lors de la précédente augmentation de notre énergie, puisque, depuis cette dernière, notre champ de Conscience a diminué), qui amène au contraire une impression de pesanteur, de descente et de dépression, même parfois, d'angoisse. Il s'agit d'une sorte de phase de deuil.

Quand la qualité de notre champ énergétique diminue, nous ne nous souvenons la plupart du temps plus de ce que nous avons connu lors de la précédente augmentation de celui-ci ; il s'agit d'un phénomène de fermeture de conscience ; la mémoire revient quand nous nous élevons à nouveau à une fréquence équivalente. En reprenant l'image employée par Don Juan Matus, chaman toltèque,

Stopper le monde

Il est difficile de décrire la variété des ressentis d'une augmentation d'énergie. Ce point res-

grâce (appelée Divine Providence par les chrétiens, mais bien présente dans la majorité des croyances terrestre) revient comme un boomerang bienfaisant vers son pourvoyeur.

dans l'œuvre de l'ethnologue Carlos Castaneda⁽¹¹⁾, notre champ énergétique, œuf de lumière, serait symboliquement constitué comme un oignon, avec ses pelures. L'énergie devenant de plus en plus subtile, notre fréquence change de pelure vers l'extérieur. Au niveau de chaque pelure, notre mental a conscience de tous les éléments de la pelure sur laquelle il est, ainsi que de ceux de toutes les pelures intérieures. Il n'est donc pas étonnant, si intervient une diminution momentanée de la fréquence vibratoire, descendant donc d'une pelure vers l'intérieur, que l'on ne se souvienne plus de la pelure supérieure que nous avons quittée et dont inconsciemment nous ressentons le deuil (notamment par l'intermédiaire de la dépression «*post-partum*»). Si nous accumulons assez d'énergie pour nous rehausser à la pelure supérieure, nous récupérons alors la mémoire, et les comportements, rattachés à celle-ci.

sort du domaine de l'indicible, de l'ineffable et les réactions observées sont propres à chaque être,

à son degré d'avancement spirituel. En général, nous pouvons ressentir une certaine euphorie, une grande légèreté, on visualise en nous la lumière. Le paysage peut sembler lui-même plus éclairé, les couleurs chantent, les contrastes apparaissent plus marqués, la profondeur de notre propre champ de vision peut sembler plus importante. Nous pouvons nous sentir proches d'un sentiment d'amour envers l'humanité entière, envers l'univers. Ce ressenti peut même provoquer ce que les mystiques appellent une *illumination* (processus dénommé par les amérindiens «*stopper le monde*») : impression que nous sommes dans le présent, dans l'ici, le maintenant, un présent qui dure, le temps est abrogé, aboli, supprimé dans la luxuriance des ressentis, en osmose avec la nature. Nous pouvons alors avoir l'impression de faire un avec l'univers, d'être à la fois une miette, face à un grand Tout, et être soi-même parcelle de ce grand Tout, ressentant l'intégralité de notre corps. Nous éprouvons une certitude de notre existence, une présence accrue au réel, une acuité plus forte à l'ici, au maintenant, combinant à la fois une forte sensation de magie et de présence personnelle intense, une légèreté extrême et une incarnation accrue, le tout accompagné d'un sentiment de bonheur sans nom. Quand l'énergie est forte, on ne sent plus beaucoup la fatigue (sauf si celle-ci était aupa-

ravant un symptôme camouflé), nous pouvons faire beaucoup de choses à la fois, toujours dans la joie. Nous positivons tout et beaucoup de gens s'ouvrent autour de nous.

"Lorsque s'éveille l'énergie plus profonde, on commence, en général, à reconnaître la présence. L'intensité initiale de l'éveil peut ne durer que peu de temps (que ce soient des jours, des semaines ou des mois), mais on ne redevient jamais le même. Le sens et l'identité mêmes que nous avons associés à certaines de nos convictions, de nos orientations de vie et même à notre propre corps, cèdent à présent et laissent place à une nouvelle orientation. C'est, en ce sens, un processus de mort, car l'ancien moi commence à disparaître - et pas toujours de bonne grâce. Le retour aux anciennes orientations est cependant impossible, et c'est donc le processus d'éveil qui va indiquer où nous devons chercher une réalité plus profonde. Le courant énergétique dont nous faisons directement l'expérience induit naturellement, - et sans pitié, parfois - le développement d'une spiritualité, d'une éthique de travail et d'un sentiment de la relation à soi-même et à autrui entièrement nouveaux."⁽⁷⁾

Ces perceptions s'apparentent à ce que peuvent provoquer artificiellement, et partiellement, certaines drogues. C'est, à mon sens, parce que les êtres humains cherchent inconsciemment à lutter contre la perte générale d'énergie actuelle, qu'un nombre de plus en plus important d'entre eux absorbent des toxiques pour recontacter ce sentiment de l'Un, pour tenter d'accéder à cette dimension qui se perd.

Transfert psy guérisseur

Freud a appelé cela transfert, dans un sens (de l'analysant vers l'analyste) et contre-transfert dans l'autre (de l'analyste vers l'analysant). Le transfert est utilisé également dans d'autres types de psychothérapies. Il consiste en une élévation de l'énergie dans le huis-clos du cabinet du psychanalyste, dans l'entre-deux du face à face thérapeute-patient, suite à un long travail d'anamnèse⁽⁶⁾ et de mise en confiance. Le transfert amène dans un grand nombre de cas, selon la même image de l'oignon évoquée ci dessus, une remontée à la conscience de l'analysant des faits oubliés, refoulés dans les confins de son inconscient, parce que traumatisants. Cette vision est reprise par CG Jung, qui voit dans le transfert un catalyseur en vue de la manifestation des contenus inconscients. Le couple analysant/analyste est facteur de synergie.

Synergie bienfaisante

À l'image de la formation du tissu cellulaire, l'énergie d'un groupe s'élève très vite, à un degré plus fort que la simple conjonction des énergies de chacun de ses participants. Les membres bénéficient de la fréquence atteinte par le groupe. Dans le phénomène de la synergie, de l'énergie de groupe, toutes les molécules, tous les atomes semblent s'orienter dans un même sens, permettant une meilleure circulation énergétique, cumulant et démultipliant l'énergie. Il y a attirance vers un ordre, provoquant un phénomène négentropique d'augmentation de la fréquence vibratoire intrinsèque globale, la circulation de celle-ci s'accélère et chaque être humain présent en tire profit. Il est souhaitable que l'énergie circule de façon satisfaisante, sans blocage, sans nœuds, sans thésaurisation (mésententes dans le groupe, rétentions d'information, prises de pouvoir, ... ; c'est là qu'il faut se méfier particulièrement des *petits tyrans*).

Cette élévation d'énergie dont profitent tous les participants n'est que momentanée. L'entropie tente de se réinstaller et les jours suivants, quand ceux-ci se retrouvent dans leur vie quotidienne, ils connaissent eux aussi une sorte de dépression *post-partum*, le deuil du ressenti du groupe, avec une angosse passagère attenante.

Tous les participants des stages de développement personnel, de yogas et autres disciplines élevant leur fréquence vibratoire, aime-

raient bien conserver le niveau atteint durant le stage, qui semble pour eux porteur de nombreux bienfaits, hélas, celui-ci diminue toujours les jours suivant les réunions de groupe.

La fête avec des amis, avec la famille, si celle-ci se passe de manière sereine (je parlerai plus loin des repas entre amis, dans le chapitre nourriture), amène du bien-être par l'augmentation d'énergie momentanée qu'elle provoque. Celle-ci sera d'autant plus élevée que l'on aura ri, ou ressenti de l'émotion. Le rire détend et accroît l'énergie des rieurs, de même que l'émotion saine.

Rites et niveaux d'énergie

"Le Seigneur dit à Aaron : 'C'est toi, tes fils et ta famille qui répondrez des fautes commises à l'égard du Sanctuaire, et c'est toi et tes fils qui répondrez des fautes commises dans l'exercice de votre sacerdoce.

"Tu laisseras aussi tes frères de la tribu de Levi, la tribu de ton père, s'approcher avec toi du sanctuaire ; ils seront tes adjoints, ils te secourront ; mais c'est toi et tes fils qui vous tiendrez devant la tente de la Charte.

"Ils seront à ton service et au service de la tente toute entière, sans toutefois s'approcher des accessoires du sanctuaire, ni de l'autel pour n'exposer personne à la mort, ni eux, ni vous."⁽⁹⁾

De nombreux extraits de la Bible parlent du risque de s'approcher du Sanctuaire, d'abord tente, puis ensuite Lieu très saint (Saint des Saints) du Temple de Jérusalem. Seuls les desservants, prêtres (Cohanim, descendants d'Aaron) et leurs auxiliaires (lévites, autres membres de la Tribu de Lévi) peuvent s'approcher du mur extérieur ; Le Grand-Prêtre est seul à pouvoir entrer, sous certaines conditions, dans le Saint des Saints. Si le corps humain n'est pas préparé à recevoir une haute énergie, il peut en pâtir et même être détruit. Ce n'est qu'au bout d'une longue préparation que le futur desservant devient prêtre, capable de

Le spectacle, si chanteur, groupe, ou comédiens sont de bons professionnels, procure d'intenses impressions de magie collective, élevant la fréquence vibratoire des spectateurs. Ma génération a bien connu cela dans des manifestations comme celle de Woodstock (années soixante). Un bon spectacle captive, fait oublier le temps, provoque une euphorie passagère ; ce sont là les signes d'une augmentation momentanée d'énergie. Certains chanteurs savent allumer l'étincelle, monter cette mayonnaise subtile. D'autre non, malgré des chansons de bonne qualité. Il s'agit de l'alchimie de l'Art, fruit d'équilibres délicats.

franchir les portes du Sanctuaire. Pour approcher la haute énergie, il est indispensable d'accumuler soi-même assez d'énergie pour ne pas craindre la destruction de la matière de notre corps. Au plus on amasse de l'énergie, au plus on est apte à être mis en contact avec une énergie davantage puissante, légère, hautement vibratoire, plus subtile. Pour une personne peu habituée, les premiers contacts avec une énergie supérieure sont, comme on le verra, parfois fatiguants, proches d'un coup de poing asséné sur la tête. Le contact avec l'énergie peut constituer également un chemin de souffrance corporelle, parce qu'il est nécessaire que notre corps l'accueille, qu'il se purifie, se subtilise en se nettoyant de tous ses symptômes qui vont alors sortir [voir l'homéopathie dans le prochain numéro], créant les conditions d'une catharsis⁽¹⁰⁾ ; les conséquences peuvent s'avérer, momentanément, violentes et douloureuses ; si l'on n'y prend pas garde, cette violence peut même tuer. La voie spirituelle est un long chemin d'évolution, de maturation, parfois pénible, qui vient poursuivre l'enfance et l'adolescence quand la personne est adulte. Nous grandissons, apprenons, nous formons sans cesse (voir le mur de la souffrance, prochain numéro).

J'ai pris ici un exemple venant de la Bible, mais il est évident que la majorité des croyances terrestres parlent d'effets équivalents de l'énergie. La Bible n'a pas le monopole de l'explication de ces faits.

Le voyant toltèque, Don Juan Matus⁽¹¹⁾, explique, à partir d'une Sagesse vieille de plus de trois mille ans, que la totalité du concevable par l'homme, y compris Dieu, constitue «l'île du Tonal» (ce que l'homme peut appréhender, connaître, appeler, le connu et l'inconnu [toutefois connaissable], y compris les représentations mentales du divin, qu'il peut nommer). Tout autour, au dessus et en dessous de ce faible îlot constitué par le tonal, se trouve «l'Océan du Nagual», qui représente tout ce qui n'est ni concevable, ni imaginable ni, bien sûr, perceptible directement par l'homme, l'indicible, l'inconnaissable. La tâche du voyant consiste à s'ouvrir petit à petit au nagual, en fortifiant le tonal, tout en préparant ce dernier à se dissoudre en partie pour laisser la place au nagual (domaine des hautes énergies à qualité vibratoire intense), pour rééquilibrer en l'humain les deux constitutions de l'Univers. La voie du chaman s'avère donc être un équilibre parfait entre le tonal et le nagual. Mais, si un homme à tonal faible (à champ énergétique de basse vibration) contacte à brûle-pourpoint directement le nagual (fréquence de haute énergie), il peut en mourir. (ce qui empêche, par ailleurs, les non initiés de s'approcher du Saint des Saints). Le chaman aide les hommes à rééquilibrer en eux le nagual.

"Toute menace contre le tonal aboutit inexorablement à sa mort. Et si le tonal meurt, c'est tout l'homme qui meurt. En raison de sa fai-

blesse intrinsèque, le tonal est facilement détruit. C'est ainsi qu'un des stratagèmes régulateurs du tonal consiste à faire émerger le nagual pour étayer le tonal. Je dis bien stratagème, parce que les sorciers savent que le nagual ne peut émerger que lorsque le tonal est renforcé. Tu vois ce que je veux dire ? Ce soutien s'appelle **pouvoir** [énergie] personnel."⁽¹²⁾

L'homme doit équilibrer en lui le tonal et le nagual, mais il ne peut pas le faire brutalement car, si le fragile tonal est détruit, l'homme en meurt [voir graphique «la roue chamanique» dans le prochain numéro].

Dans la majorité des croyances humaines, nous retrouvons cette notion : l'homme est destiné à accumuler l'énergie dans son champ énergétique de façon à pouvoir accueillir des énergies (des messages) de plus en plus subtiles, de fréquence vibratoire de plus en plus élevée. Dans cette mission, l'être humain est assisté par des chamans (en hébreu, Nâbi, prophètes), des voyants ou des desservants (prêtres, clercs), tel a toujours été le rôle des mythes et des religions, bien oublié aujourd'hui en Occident. Les chamans, les prêtres, doivent en outre ne tirer aucun pouvoir temporel particulier de leur position, ni se substituer à l'homme ; il est nécessaire que ce dernier suive complètement lui-même son chemin de découverte, de maturation. Le service des clerc doit être exercé de manière parfaitement effacée et désintéressée (le but de la «manœuvre» n'est-il pas d'autonomiser l'individu, plutôt que d'en faire l'esclave d'un dogme ?).

Les prêtres, les chamans doivent être des théurges qui aident l'être humain dans sa maturation. L'homme, pour progresser dans l'énergie, s'il ne veut pas régresser par l'entropie, est assisté par les théurgies, délivrées lors de rites qui ne sont pratiquement plus pratiqués, ou mal exercés, dans le monde occidental.

"... Le dessein de Jamblique (250-330) est d'établir que la théurgie n'est nullement un amas de superstitions, mais qu'elle est exigée par une théologie pleinement informée. Bien plus, la négliger serait admettre que l'homme peut se diviniser lui-même par les seules ressources de sa sagesse. **Nous n'avons pas en nous-mêmes ce qu'il faut pour nous libérer ; nous n'y parviendrons que par une régénération, c'est à dire une opération divine incommensurable à notre nature** [...] Le but de la théurgie n'est pas de procurer des avantages matériels, des bienfaits corporels ni même des consolations spirituelles, bien qu'elles aient parfois cet effet, mais ce n'est que moyen. La fin dernière de la théurgie est la déification de l'âme, c'est à dire l'union mystique avec l'Ineffable, qui est au delà même de l'unité intelligible. Mais il n'est pas possible de parvenir immédiatement à ce terme suprême, et certainement peu d'âmes y

parviennent. Il faut donc ménager des intermédiaires et gravir des degrés de culte de plus en plus purs."⁽¹³⁾

Les sacrements chrétiens (comme l'Eucharistie), issus des rites du Temple de Jérusalem, eux-mêmes hérités d'anciennes pratiques égyptiennes, chaldo-babylonienne, etc., sont, comme toutes les théurgies, destinés à concentrer l'énergie sur la personne des fidèles. Les gestes des prêtres tournés vers l'Est (tout au moins chez les catholiques, jusqu'au concile Vatican II), leurs mains ouvertes, puis tournés vers les fidèles l'attestent. Les rites, les rythmes, la musique, les prières, les scansion, l'encens, concourent, avec la synergie des groupes, à aider les croyants à progresser dans le raffinement, la subtilisation de leur corps énergétiques, à les nourrir, à les alimenter aux sources de l'énergie Une.

Aujourd'hui. Il n'en est plus rien, la majorité des clercs ont perdu la connaissance de ces rites. S'ils semblent, pour la plupart d'entre eux, de bons animateurs d'assemblées liturgiques, des diffuseurs de pardon (à d'autres époques, des distributeurs automatiques d'indulgences), ils ont égaré l'essence de leur art. Les hommes, inconsciemment, se tournent alors vers d'autres magies, des ersatz de théurgie, de rites, de rythmes, d'autres pseudo-sacrements, tentant maladroitement d'élever leur champ énergétique par une consommation effrénée de médicaments, de toxiques, de biens matériels...

Le monde occidental, appauvrissant son champ énergétique est en train de redescendre vers l'intérieur des pelures de l'oignon, perdant de sa conscience, de la notion d'altérité et de son bien-être.

Religare veut dire, je le rappelle, relier les hommes entre eux et accorder les êtres humains aux énergies de l'Univers, il n'en est plus rien dans notre monde occidental appauvri. S'il faut utiliser un préfixe à la mode, il me semble que nous sommes entrés depuis un certain temps, sans nous en apercevoir, dans une civilisation post-religieuse.

3° Partie : **dégradations d'énergie**

Nazisme et synergie malfaisante

Sur le sujet de l'énergie et du groupe, je voudrai parler un peu plus en détail du nazisme, car il est l'exemple de la captation négative de l'énergie. Il nous a montré concrètement ce que peut amener un monde humain sans énergie.

Il reste un certain mystère dans le nazisme ; comment un ouvrier banal, mégalomane et pervers, qui semble physiquement ridicule, a-t-il pu capter un peuple entier, qui possédait une culture brillante et raffinée ? Qu'y avait-il comme connaissances particulières derrière la «Société de Thulé», dont on retrouvera un certain nombre de membres à la tête de la SS ? Comment ont-ils su si bien fanatiser les foules, à l'aide de techni-

ques qui se sont, hélas, avérées si efficaces ? L'utilisation de la musique, des rythmes, des lumières, la répétition des slogans, des symboles (le svastika omniprésent, symbole solaire de la prospérité - en sanscrit, svastika signifie «qui conduit au bien être» - les deux runes, initiales et insigne des S.S.) tout cela a contribué à fabriquer un peuple dévot, sectaire (au sens propre, comme au sens figuré), qui accepte tout du Führer, même l'inacceptable. N'y a-t-il eu que cela ?

La conquête initiale (comme celle des armées napoléoniennes, par ailleurs, toute proportion gardée), au début, est issue, outre cette énergie propre aux pratiques nazies, d'une synergie importante entre les soldats ; celle-ci amène une victoire éclair qui brise les routines, profitant de l'effet de surprise et de l'imprévoyance des adversaires. Cette énergie tombe vite ensuite, laissant place à l'entropie, non contrebalancée par de nouveaux apports. Le régime ne pouvait alors que sombrer dans le chaos, rattrapé par ses propres contradictions, englué dans ses paradoxes.

« Cette idéologie criminelle a été conçue par un individu ancien «homeless», sans domicile fixe, peintre raté dont, on qualifiait les tableaux de «sans âme», qui ignorait toute vie privée, tout cheminement intérieur, toute individualité. Le summum de la perversion chez Hitler, réside dans le fait de réussir à ne jamais exécuter ses basses-œuvres directement, lui-même, sauf peut-être pour l'arrestation de son ami Röhm, qu'il n'a toutefois pas tué de ses propres mains, mais de faire appliquer sa politique criminelle par d'autres. Il a su annihiler toute âme chez ses collaborateurs et capter celle des foules germaniques lors de ses rituels sataniques et martiaux rythmés par les vibrations basses des percussions, des slogans éternellement martelés, notamment dans le stade de Nuremberg. Il a ratissé tous les recoins des vies allemandes par la propagande, par l'espionnage, par la délation, les vidant peu à peu de toute énergie psychique propre, non tournée vers son idéologie. Aucun répit, petit à petit, le peuple a perdu son être, capté par une intense matérialité. »⁽¹⁴⁾

Le monde créé par Adolf Hitler est un monde sans âme, sans humanité. Il réussit à paraître extérieur aux conséquences de sa propre politique, la faisant appliquer par d'autres : beaucoup d'allemands, du fait de sa perversité, ne le pensaient même pas responsable des conséquences néfastes de l'application concrète de son idéologie xénophobe : « Ah si le Führer connaissait ces dysfonctionnements ! », entendait-on couramment chez les gens du peuple énervés par les agissements de quelques mini-führers de quartier, n'écoutant pourtant que la voix de leur maître !

Le comble de son abjection réside dans les camps d'extermination. Les rites orchestrés par Joseph Goebbels stressent, sans répit, les populations. Ces dernières n'ont pas un moment de liberté pour penser, les individus sont sans cesse enveloppés, interpellés par un discours très soigneusement étudié, qui se veut rassurant mais qui dans le même temps est lancinant, mêlant inlassablement mensonges et vérités, jusqu'à ce que plus personne ne sache démêler l'écheveau entre réalité et imagination

La dangerosité du discours fasciste repose sur le fait qu'il n'est pas complètement faux. Il sait utiliser des bribes de vérité noyées dans un flot de contrevérités, de mensonges, en un tout inextricable. Toute propagande est souvent le fruit d'un savant mélange entre vérité et à-peu-près, dans lesquels peuvent être glissées des gouttes de mensonge. Le tout forme un «batch», un lot dans lequel il est difficile de trier. La raison humaine a bien du mal à s'y retrouver. Actuellement, toutes proportions gardées, les publicités, le marketing ressortent de ce type de propagande : tout n'est pas tout à fait vrai, tout n'est pas vraiment faux également.

Outre quelques uns, imbus de pouvoir, qui virent dans le nazisme la possibilité de satisfaire leurs propres appétits de pouvoir, des millions d'êtres s'y sont laissés prendre, malgré l'intelligence de la majorité, au détriment de millions d'autres qui ont péri.

« [...] En effet, qu'est devenue l'âme des intervenants dans les camps d'extermination ? Comment pouvaient-ils exercer quotidiennement leur métier, participer à l'élimination industrielle de populations civiles ? J'ai entendu depuis, lors de débats répercutés dans les médias, une question proche, qui revient souvent, posée par des rabbins, par des prêtres : Où étaient les anges à Auschwitz ou à Treblinka ? Je ne sais pas si je crois en ces guides spirituels appelés parfois anges gardiens, je n'en ai jamais rencontrés, je n'ai pas plus communiqué avec l'un d'eux. Mais, si je me fie à ce que je lis, ils sont composés de la même substance incorporelle et hautement vibratoire que l'âme. Pour moi, la réponse à ces deux questions réside dans le fait que les nazis avaient réussi à réifier, à abâtardir la matière de manière extrême. La fréquence de la vibration de cette dernière était donc excessivement faible dans les camps nazis, trop basse pour qu'un être humain normal puisse exercer sa sensibilité propre, trop chétive pour préserver une quelconque humanité chez les sbires de Hitler. La peur plane partout, à tous moments, sans répit, La compassion n'est pas de mise quand la matière est trop dense, tant, qu'il n'y a presque plus de vibration, plutôt des spasmes, ceux de l'angoisse, de l'estomac et de l'intestin

d'une part, ceux de la cruauté dans l'autre camp. Il n'y a plus de légèreté, que de l'inertie administrative sans pitié, le pesant d'une discipline aveugle qui attire vers le bas, qui pétrifie tout humanisme. Hitler non seulement tue les juifs, les tziganes, les opposants, mais de plus, il tente de détruire ce qui est le propre de l'humanité, ses racines. [...] Comment voudriez-vous que les anges, présentés comme des êtres de lumière, puissent atteindre ces endroits emplis d'angoisse, noyés dans la matérialité absolue, pesante chancelante et aveugle, qu'étaient les camps d'extermination imaginés par le maître de ce royaume des spectres ?⁽¹⁴⁾

Hitler a, littéralement et physiquement, transformé ses victimes en apparences de spectres. Le propre de l'humanité détruit par Hitler (ses racines) est constitué de générations, de familles, de cultures différentes, de distinctions sociales. Le passé, le présent, l'avenir, l'âge, tout est abrogé dans le melting-pot de chambre que constituent les camps. Tout le monde se retrouve dans ce pot pourri où finissent indistinctement toutes sortes d'humanités, standardisées par le Ziklon B, puis dans le cul de sac des sinistres cheminées des crématoires. (n'a-t-on pas utilisé l'expression «*anus du monde*» pour parler d'Auschwitz ?)

La qualité vibratoire des camps de concentration et d'extermination est si faible que toute humanité y a beaucoup de mal à s'exprimer. On ne peut pas accuser les internés de s'être laissés enfermer, dans la mesure ou plus de dix ans de persécutions continues, de harcèlements, d'injures et d'intimidations physiques ont pérennisé un sentiment d'angoisse perpétuel, de déstabilisation permanente dans les populations visées. Celles qui ont pu se défendre, tenter de se préserver et de répliquer, étaient elles-mêmes des personnes énergétiquement très fortes, aguerries, militantes politiques ou religieuses, des partisans, qui avaient déjà rencontré l'adversité, des personnalités habituées à s'impliquer, donc d'une énergie déjà très élevée, comparées à la moyenne des personnes. On doit plutôt honorer les femmes et les hommes qui ont réussi les révoltes, comme celles de Sobibor ou du Ghetto de Varsovie, à la qualité d'énergie qu'ils possédaient pour arriver à monter un soulèvement contre l'ignoble, et à réussir en partie à tenir en échec une force brutale, bestiale et démoniaque qui apparaissait comme invincible, sûre de son impunité.

Nous avons déjà vu le phénomène : à basse énergie (ou plutôt, énergie à vibration très modique), chute de conscience. Ce fait ne pouvait qu'amener l'armée hitlérienne à la débandade. Un système à énergie faible ne peut se pérenniser dans la mesure où l'entropie en est maximale, l'entraînant très vite à sa perte. On a vérifié ce fait sous la période nazie, dans la mesure où les paradoxes et les contradictions se sont vite

multipliés, jusqu'à mener le Troisième Reich à sa perte, au chaos final vers lequel mène toujours l'entropie galopante.

"Et pour ceux qui ont survécu à l'intérieur des camps, sonderkommando ou autres, la survivance a été une réelle épreuve. L'espoir est un bon médicament contre l'anéantissement. La meilleure revanche, est de survivre à l'effondrement, pour pouvoir témoigner, se venger. La seule arme face aux tueurs, consiste en subsister en hommes, malgré les tentatives de déshumanisation, et ce le plus longtemps possible. Face aux démons, une seule attitude : la dignité, même si rester debout face à l'oppression réclame un courage immense. Il est parfois plus facile de s'abandonner. Que cette grâce soit rendue à ceux qui ont survécu !"⁽¹⁴⁾

Ces personnes exceptionnelles ont su entretenir leur énergie à un niveau assez élevé pour pouvoir subsister, cela leur a demandé beaucoup d'efforts. Ils ont trouvé suffisamment de force pour le faire, on doit leur rendre cet hommage.

Dans les camps de concentration ou de travail, un sociologue a parlé des corps transformés en «*objets mobiles de production*», en ressource matérielle, sans âme. C'est à dire qu'en augmentant la matérialité, on a tenté de gommer, d'anéantir toute fréquence vibratoire, au profit d'une efficacité qui se voulait renforcée, vers la robotisation : la conception d'un monde sans âme, tel que celui du nazisme, hélas, se retrouve, à un moindre niveau certes, comme on l'a vu, dans un grand nombre d'entreprises, et d'administrations.

Entreprise et niveau d'énergie

Pour faire la transition avec le nazisme, je voudrai faire un parallèle, toute proportion gardée, entre ce qui s'est passé à cette époque et l'actualité. Des fonctionnaires, allemands ou français, notamment, se sont avérés être de parfaites courroies de transmission des ordres nazis, apparemment sans état d'âme.

*"Plus une organisation est monumentale, plus son immoralité et sa bêtise aveugle sont inévitables - **Senatus bestia, senatori boni vivi** (les Sénateurs sont des*

homme bons, le Sénat est une bête cruelle)"⁽¹⁵⁾

Pour Jung, le groupe est "un gros monstre balourd, obtus, impulsif et sans discernement". Car, si la synergie élève l'énergie du groupe, seul l'individu (ou un petit nombre d'individus) reste créatif. En grand groupe, ce dernier perd finalement de son efficacité, de son humanité. La synergie augmente momentanément l'énergie des individus, mais à la longue, l'énergie du groupe se restreint (routines et répétitions ralentissent la circulation d'énergie), l'entropie redémarre de plus belle.

Aujourd'hui, un grand nombre de salariés sont, tout autant qu'à l'époque, capables de répercuter des ordres sans humanité. Cette attitude peu altruiste est l'œuvre de personnalités dont le champ d'énergie est de fréquence très basse, de conscience fort restreinte. Nous avons même vu des fonctionnaires du Régime de Vichy devancer les ordres nazis pour la déportation des juifs. Je crois qu'aujourd'hui, hélas, ces faits pourraient tout autant se reproduire, au nom de l'efficacité.

Beaucoup d'entreprises ou d'administrations écrasent la conscience de leurs salariés, les limitant au rôle d'exécutants, les restreignant à l'emploi de « ressource humaine ». Le stress, la routine limitent l'alimentation du champ énergétique de l'homme, diminuant en lui la créativité, la force de proposition et l'individualité.

Pourtant un vrai patron, qui désire que son entreprise soit la plus efficace possible, la plus productive, devrait désirer le bonheur de ses salariés. Si l'énergie est forte et circule bien dans chacune des cellules humaines de l'entreprise, c'est l'organisme tout entier qui en bénéficie. La mesquinerie, le mauvais esprit, les brimades, les blocages d'énergie (rétention d'information par exemple) ne peuvent que nuire à l'entreprise. Seule une certaine autonomie ac-

cordé à chaque membre d'un groupe (de chaque cellule d'un organisme) permet de préserver l'énergie de l'ensemble, et de l'élever (en économie, une autonomie régulée par des méthodes d'incitations douces, keynéennes).

Heureusement de plus en plus d'entreprises s'en sont inconsciemment rendues compte. Celles-ci cherchent à développer la créativité de leurs salariés, leur autonomie de pensée, leur motivation, leur intérêt pour le travail, pour le plus grand bien de la firme. Par la synergie importante développée dans les pratiques des stages de développement personnel de leurs salariés, yoga, sophrologie, saut à l'élastique ..., ces entreprises en récoltent le fruit. Une cellule (un membre du personnel) à l'aise dans son corps et bien dans sa tête, dont le champ énergétique est donc correctement nourri, et d'une fréquence vibratoire satisfaisante, ne peut qu'améliorer les performances de l'organisme (d'une entreprise). Chacun retire de cette attitude un bénéfice, les individus, comme la structure. Je pense que le développement de ces pratiques, à l'encontre des comportements entropiques, aidera l'homme à sortir de la crise, pour le bien-être et l'enrichissement énergétique du plus grand nombre.

Les petits tyrans

« Jésus disait : On ne récolte pas des raisins sur des épines. On ne cueille pas des figes sur des chardons, ils ne donnent pas de fruits. L'homme bon, du secret de son cœur, il produit de la bonté. L'homme pervers, du secret de son cœur, il produit de la perversité. ce qui s'exprime, c'est ce qui déborde du cœur » [logion 45]⁽¹⁶⁾

La notion de *petit tyran* est développée par Carlos Castaneda. Il s'agit de personnes qui, pour vivre, doivent utiliser l'énergie des autres : *« Les petits tyrans les tourmentent [leur entourage] jusqu'à leur faire perdre la tête [...] Ils ne font que tourmenter et agacer en vain »*⁽¹⁷⁾ - Nous connaissons tous de telles personnes dans notre entourage ; elles épuisent les autres par leur énergie négative. Le meilleur service à leur rendre, à l'échelle de l'Univers, est de s'en éloigner, de les isoler afin qu'elles se rendent compte et tentent de comprendre leurs agissements et les corrigent. Nous ne pouvons les aider malgré elles ; ces personnes ne peuvent prendre conscience de leur propre souffrance que par elles-mêmes. Les laisser agir a plusieurs conséquences : on gâche soi-même une énergie précieuse ; On leur permet de continuer à nuire à d'autres personnes si l'on ne tente pas de mettre fin à leurs agissements ; enfin, on ne leur donne pas la chance de s'amender. Laisser agir un *petit tyran*, c'est laisser courir un Hitler potentiel qui fera souffrir d'autres personnes. Le Christ parle d'abattre le figuier stérile, il ne faut pas aller jusqu'à les détruire, mais s'en détourner. Ce sont des êtres à qui l'on n'a pas appris l'autonomisation dans leur enfance. Il s'agit d'une véritable souffrance intérieure, non reconnue comme telle, car elle reste inconsciente. Les isoler leur permettra à la longue de prendre conscience de cette détresse et de tenter de la corriger.

Nous pouvons nous-mêmes nuire, en tant que *petit tyran*, à des personnes de notre entourage. Il est bon que l'on reconnaisse ce type d'agissements chez soi, pour pouvoir les corriger, dans le but de s'autonomiser et de s'améliorer.

« La tolérance n'est pas faiblesse - on ne peut accepter de souffrir de l'injustice - il faut neutraliser l'injustice qui est commise contre nous sans animosité - il ne faut pas accepter que l'on nuise à notre propre paix »⁽¹⁸⁾

Nous ne pouvons accepter que l'on nous nuise. Notre avancement spirituel en pâtirait. Il faut rester vigilants face à ce type de personnage que l'on retrouve de plus en plus couramment dans la société actuelle, où l'on compte de plus en plus de ces laissés pour compte de l'éducation, ce ratés de la tendresse parentales.

Si la société allemande s'était montrée plus vigilante dans l'entre-deux guerres face aux *petits tyrans*, les nazis ne seraient jamais arrivés au pouvoir, des millions de vies auraient été préservées. Les *petits tyrans* nuisent, dans la mesure où ils font échouer de nombreux projets,

Les *petits tyrans* agissent contre la conservation de l'énergie. Leur attitude est entropique, pour eux et pour leur entourage ; bien souvent, ils abaissent, pour eux, comme pour les autres, la qualité vibratoire de l'énergie.

dans un prochain numéro : fin de la 3^e partie et 4^e partie : symptômes holo-énergétique.

¹ l'entropie d'un système caractérise son degré de désordre (thermodynamique). L'entropie est une force qui tend à désordonner tout système ordonné pour l'amener au chaos ; l'information, si elle est diffusée, et circule dans ce système, est *négentropique*, c'est à dire qu'elle tend à restaurer l'ordre initial dans des structures ainsi désorganisées

² "sens adopté à la suite de découvertes faites en biologie pour désigner le phénomène par lequel un organisme *invente* une mort cellulaire programmée, radicalement différente de la nécrose, pour acheminer l'organisme vers son état d'accomplissement», - cité par René BERGER in «LA MUTATION DU FUTUR, COLLOQUE DE TOKYO», Albin Michel

³ **Thomas Hobbes** (1588-1679) est le contemporain anglais de René Descartes. Il a surtout étudié la morale et la politique. Il est l'un des premiers penseurs à remettre l'homme à sa place, en voyant en chaque individu dans la nature une menace pour les autres. L'État de nature est un fragile équilibre entre le désir de liberté de chacun et son appétit naturel de puissance. Dans l'état de nature, pour Hobbes, «l'homme est un loup pour l'homme» : Chaque être humain a le désir de survivre, de durer dans le monde, et pour cela, il doit tenter de s'emparer de tout ce qui peut lui permettre de survivre, y compris au détriment des autres. Tous les hommes veulent acquérir de la puissance, du pouvoir, qu'ils soit pécunier ou honorifique ; personne ne naît pour être esclave ou roi. Thomas Hobbes est l'un des premiers philosophes à raisonner sur l'être individuel, sur l'homme ordinaire et non plus sur le héros. L'état de nature est un état d'équilibre précaire entre les êtres humains, entre deux luttes pour le pouvoir.

⁴ Daniel STEINBACH - «UNE SECONDE SUFFIT»

⁵ **Mathieu 26,6-13, Marc, 14 3-9, Luc 7,36-38, Jean 12,1-8**

⁶ Docteur Michel L'ARROCHE - «MES CELLULES SE SOUVIENNENT» - Tré-daniel 1994 - 254 pages

⁷ Docteur Richard MOSS «UNIFIER» - «THE I THAT IS WE (le moi qui est nous)» - Le souffle d'or 1991

⁸ a en remontant, *mnésis* mémoire : ensemble des renseignements, amenés au thérapeute, portant essentiellement sur le passé du sujet

⁹ La Bible - **Nombres 17 1-4**

¹⁰ Aristote voyait, déjà à son époque, le spectacle de la tragédie comme un moyen de *catharsis* : "Dans sa «Poétique», Aristote justifie la tragédie en lui attribuant un pouvoir de purification (*Katharsis*) des passions du spectateur. Assistant à un tel spectacle, l'être humain se libérerait des tensions psychiques, qui s'extériorisent sur le mode de l'émotion et de la sympathie avec l'action représentée (induisant pitié, colère,...). Cette interprétation de la *catharsis* se rapporte à une conception de la vie comme équilibre et de l'âme comme juste milieu..." - Encyclopædia Universalis thesaurus vol 1 (*Catharsis*) - Ce n'est pas pour rien que la psychanalyse a été mise au point, il y a un siècle. Les psychothérapies apparaissent comme une aide précieuse pour l'individu, apeuré par la solitude qu'amènent la responsabilité individuelle de ses propres actes et la grande liberté dont il jouit ; individu égaré par la disparition de la religion, en tant que liant social et en tant que soutien. Les psychothérapeutes sont les confesseurs laïques, rôle anciennement dévolu aux chamans, puis aux clercs religieux, interrogeant la particularité du désir humain et provoquant cette *catharsis* (je parle ici du rôle de guide spirituel que l'on trouve dans différentes croyances, et non de *lessiveur de péchés*, tel que la prêtrise était devenue pour beaucoup de gens). Tout travail de type psychothérapeutique constitue cette purgation, ou *catharsis* .

¹¹ cf. L'œuvre de Carlos Castaneda - éditions Gallimard, Folio, Du Rocher et Pocket

¹² Carlos CASTANEDA - «HISTOIRES DE POUVOIR» - Essai Folio (Gallimard) 1993

¹³ Jean TROUILLARD in Encyclopædia Universalis (Jamblique)

¹⁴ Daniel STEINBACH - «AU NOM DE L'HOMME»

¹⁵ Carl Gustav JUNG, «PSYCHOLOGIE ET RELIGION» - Buchet/Chastel 1958 - 214 pages

¹⁶ «ÉVANGILE DE THOMAS» Jean Yves Leloup - Albin Michel (voir également **Mathieu 7,15, Luc 6,43-44**)

¹⁷ «LE FEU DU DEDANS» Carlos Castaneda - Gallimard Témoins ou Folio

¹⁸ Conférence publique de Sa Sainteté le XIV^e Dalaï-Lama «ACTION SUR SOI ET ACTION SUR LE MONDE» - 15 juin 1998 - Palais des Sports de Paris

Nous avons appris le décès survenu le 1^{er} novembre 1998
de Marie-Madeleine DAVY, philosophe, maître de recherches au
C.N.R.S., écrivain et conférencière.

Sur sa tombe, ces simples mots :

« Sois heureux, passant »

J.W. VARLOT

UN ÉCLAIRAGE THÉOLOGIQUE SUR LA GRÂCE

*Cet article est adapté d'un travail présenté
en octobre 1998 par un membre
du groupe Persival de l'Ordre Martiniste,
Collège de Paris.*

La plupart des religions tant occidentales qu'orientales utilisent souvent le concept de Grâce. Le fidèle espère, appelle la Grâce de son Dieu, la Grâce du Seigneur suprême, la Grâce du Maître spirituel. Par l'ascèse, la méditation, la pratique des sacrements, des vertus morales et sociales, le croyant espère recevoir l'appui des *forces divines d'en-haut* pour réussir l'éducation de ses enfants, gagner de l'argent, guérir un malade. L'étude des mentalités religieuses départage difficilement ce qui ressort des pratiques magiques de l'engagement spirituel sincère. Dieu est souvent encore perçu de nos jours comme un souverain sévère, maître de notre destinée et dont il convient d'entrer dans ses grâces afin d'obtenir sa protection occulte ou ouverte. Dans les temps anciens, on pratiquait l'offrande d'holocaustes en sacrifiant des animaux afin d'obtenir l'appui des dieux.

Le concept de grâce a donné lieu à d'âpres controverses théologiques au cours de l'histoire depuis saint Paul jusqu'à Teilhard de Chardin, en passant par saint Augustin, le concile de Trente, saint Thomas d'Aquin, Pascal.

Le sujet est très complexe et a fait l'objet de nombreux écrits jusqu'au concile de Vatican II qui en a peu débattu. Le catéchisme de l'Église catholique y consacre deux pages. Fait étrange, les facultés de théologie catholiques ne dispensent plus de nos jours un enseignement spécifique sur la Grâce. Certains peuvent penser que ce terme n'est plus d'actualité car on l'utilisait abondamment dans les temps *monarchiques*. On rappelle que Dieu était vu comme un souverain terrestre dont on implorait des faveurs *gracieuses* ! En revanche, toutes les Églises, catholique, orthodoxes, anglicane, protestantes ont encore souvent recours à l'expression « la Grâce de Dieu » dans leur enseignement pastoral. Il en

est de même dans les religions de l'Inde. L'Islam ignore ce terme mais cite souvent le Dieu miséricordieux et clément, ce qui revient au même.

Cet article comprend trois parties :

- 1) Définitions et références scripturaires ;
- 2) Les controverses théologiques ;
- 3) Essai pour une approche moderne et œcuménique du concept de Grâce au plan de la vie spirituelle.

1) DÉFINITION ET RÉFÉRENCES SCRIPTUAIRES.

1.1 – Étymologie.

Du latin *gratia*. C'est en général la faveur particulière accordée par un supérieur à un de ses serviteurs ou courtisans.

Du grec *charis*. C'est la beauté, le charme, les charismes d'une personne en vue.

De l'hébreu *chen*. Ce peut être soit une faveur d'origine royale ou la miséricorde divine.

1.2 – Définitions de la Grâce dans le catéchisme de l'Église catholique (nouveau catéchisme publié en 1992).

Énoncé n°1996 : « La Grâce est la faveur, le secours gratuit que Dieu nous donne pour répondre à son appel ».

Énoncé n°1997 : « La Grâce est participation à la vie de Dieu et du Christ ».

Dans la pensée populaire, le croyant attend surtout de Dieu une action de sa providence qui provoquera des événements ou des rencontres favorables à ses projets ou à l'allègement des souffrances de sa personne et de sa famille. Il priera aussi pour recevoir des lumières afin de résoudre une difficulté passagère.

En général, les théologiens comprennent la grâce comme une action amoureuse de Dieu au plus intime de nous-mêmes pour nous insuffler lumière et force aux fins d'une transformation spirituelle. Cette transformation, fruit de l'amour personnalisé de Dieu ou du Christ, vise à nous détacher du péché et à nous *réconcilier* avec lui.

1.3 – Références scripturaires.

Le terme *grâce* est peu utilisé dans l'Ancien Testament, rarement dans les Évangiles et très abondamment dans les Épîtres de saint Paul :

Ancien Testament : Exode 34 6-7 : « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et fidélité, qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché, mais ne laisse rien

d'impuni et châtie la faute des pères sur les enfants et les petits-enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ». Si ce passage dévoile un Dieu quelque peu terrifiant, en revanche les psaumes (40 et 50 notamment) présentent Dieu comme un Être suprêmement puissant mais aussi tendre et compatissant en certaines occasions pour le pécheur repentant ou le pauvre abandonné.

Nouveau Testament : Jean 1,17 : « Car la loi fut donnée par Moïse, la Grâce et la Vérité sont venues par Jésus-Christ ». Eph 2,8 : C'est par grâce que vous êtes sauvés moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous ; il est un don de Dieu ». Rom 11,6 : « mais si ce n'est pas par grâce (sous-entendu : que vous êtes sauvés), ce n'est plus en raison des œuvres, autrement la grâce n'est plus grâce ». Rom 3,24 : « et ils sont justifiés par la faveur de sa grâce en vertu de la rédemption accomplie par le sacrifice du Christ Jésus ». Ces citations extraites d'épîtres de saint Paul ont été utilisées par Luther pour s'opposer à la papauté et à l'Église romaine.

1.4 – Le justification.

Le catéchisme de l'Église catholique précise le sens du mot *justification*. Dieu seul justifie le pécheur par sa foi et les mérites de Jésus-Christ. La grâce a le pouvoir de nous laver du péché et de nous raccommo-der avec Dieu. L'Église catholique, à la différence des Églises protestantes, insiste sur le recours nécessaire aux sacrements qui, dit-elle, appellent et canalisent la grâce vers le pécheur croyant et repentant.

La justification rétablit l'équilibre entre le pouvoir de Dieu et la liberté de l'homme, théorique certes. On discerne une tonalité judiciaire dans le sens de ce terme. Observons cependant que ce mot contient aussi la racine *juste*. Avoir une attitude *juste* est aussi celle préconisée par les bouddhistes (paroles, actions, pensées justes).

1.5 - : Différentes sortes de Grâce.

Les théologiens classiques se sont divertis en distinguant des dizaines de catégories différentes de grâce. En effet, on cite, parmi celles-ci, la grâce sanctifiante, la grâce créée, la grâce incréée, la grâce actuelle, la grâce habituelle, la grâce d'union, la grâce d'état, etc. Essayons d'en faciliter le sens au lecteur, en ne citant que les plus usitées :

- la grâce est **sanctifiante** si elle transforme notre vie en la rendant plus sainte.
- La grâce **incréée** est l'amour éternel de Dieu pour toute la création. La grâce **créée** en est le résultat positif tant à l'extérieur que dans la création, l'histoire et nous-mêmes sous l'influence de l'Esprit-Saint.

- La grâce **actuelle** désigne l'aide qu'elle nous apporte en cas de nécessité, suite à notre prière de demande. Ce secours est gratuit. La théologie de la grâce dans sa formulation traditionnelle a toujours insisté sur sa *totale gratuité*, en ce sens qu'elle ne dépend pas exclusivement de nos mérites et de nos œuvres caritatives.
- La grâce **habituelle** est la grâce permanente donnée à tout homme quelles que soient ses fautes, sa santé, sa situation. Elle doit lui permettre d'initier son salut et sa vie spirituelle sous l'action de l'Esprit-Saint.
- Les grâces **d'état** sont des aides particulières données par Dieu à toute personne tenue d'accomplir une mission d'intérêt général.
- La grâce **d'illumination** est une grâce de conversion qui nous ouvre soudainement à la lumière de Dieu et à son amour. Il s'agit d'extases toujours temporaires.

2) LES GRANDES CONTROVERSES SUR LA GRÂCE.

Elles ont débuté très tôt, au cours des premiers siècles, avec les pères tels Irénée de Lyon, Origène. C'est surtout saint Augustin qui initia la lutte contre l'hérésie pélagienne. Elle donna lieu à plusieurs conciles : Carthage en 418, puis Arles en 473, suivi du concile d'Orange en 529, puis de celui de Quierzy en 853.

En fait, L'Église, au cours de ceux-ci, n'a cessé de réaffirmer que l'homme ne peut se sauver par ses seules forces (hérésie de Pélagie) et que le salut est offert gratuitement à tout homme, sans prédestination préalable. Puis, les siècles passèrent sans controverses sérieuses sur la Grâce jusqu'au XVI^e siècle, époque de la révolte protestante contre Rome. Il s'ensuivit la Contre-Réforme catholique qui aboutit, en 1547, au concile de Trente. Ses *canons* ont en matière de grâce et de dogme régenté l'Église jusqu'au concile de Vatican II, en 1964. En France, l'Église catholique dut au XVII^e siècle affronter deux graves crises affectant les domaines de la foi et de la grâce, à savoir celle du jansénisme, avec Pascal, et celle du Quiétisme, avec Fénelon et madame Guyon).

2.1 – Saint Augustin (354-430).

Appelé le grand docteur de la Grâce, Augustin naquit en Algérie à Thagaste et fut évêque d'Hippone. Il avait été attiré vers le christianisme par sa mère, puis enseigné par saint Ambroise, évêque de Milan. Aimant la philosophie, il fut durant un temps un adepte passionné de la religion de Manès. Le manichéisme croyait que le monde était régi par les seules forces du mal et du bien en lutte perpétuelle les unes contre les autres. Rappelons qu'Augustin,

avant sa conversion, avait mené une vie quelque peu dissolue, entretenant une maîtresse. Souffrant de ses fautes et, par ailleurs, passionné par sa recherche spirituelle, il reçut à Ostie une grâce exceptionnelle de conversion. Il fut en effet totalement illuminé durant quelques jours. Dès lors, il comprit le sens de sa vie, versa des larmes sur ses péchés et sentit le contact direct avec le Christ. Il raconta plus tard sa conversion dans son célèbre ouvrage : « Les Confessions ».

Il écrivit quantité de traités de théologie, notamment sur la Trinité et la Grâce, ceci afin de lutter contre l'hérésie du moine Pélagé. Ce moine d'origine britannique soutenait la thèse que la Grâce ne suffisait pas pour bien agir et assurer son salut personnel. Selon lui, l'homme dispose en lui des ressources de lumière et de volonté pour assurer son salut spirituel. Augustin, s'appuyant sur saint Paul et en particulier sur l'épître aux Romains, n'a cessé tout au long de sa vie d'affirmer que l'homme était corrompu au plus profond de lui-même par un vice caché transmissible héréditairement. C'est le *péché originel*. Il est, toujours selon lui, aliénation de notre jugement et de notre volonté. La concupiscence et l'orgueil en sont les deux moteurs. Dès lors, la grâce de Dieu (et, plus particulièrement, du Christ) peut seul assurer notre salut et, plus spécialement encore, pour les élus, c'est-à-dire ceux qui sont prédestinés au salut par le choix divin.

Les développements théologiques de saint Augustin sont remarquablement clairs car ils étaient inspirés par son expérience spirituelle et mystique. Cependant, de nos jours, s'il est encore une figure certes magistrale, il est contesté. On lui reproche principalement d'avoir érigé en vertu première la continence sexuelle et jeté l'opprobre sur le plaisir. Selon lui, seule la foi en Christ permet d'appeler les forces de la grâce divine pour contenir la concupiscence et la pression des désirs charnels. L'ascèse intérieure, la foi, le recours aux sacrements comptaient pour lui presque plus que la pratique de la charité et de l'amour d'autrui.

2.2 – La contestation protestante.

La renaissance italienne, la naissance des sciences d'observation et des sciences expérimentales, les abus d'autorité et la corruption d'une partie du haut clergé ainsi que l'ignorance des prêtres ruraux ont provoqué une sorte de révolte des esprits. L'Église catholique exerçait alors une véritable dictature théologique par le biais de l'Inquisition. Pour recevoir la Grâce de Dieu, il fallait passer exclusivement par les clercs qui en étaient en quelque sorte les dispensateurs, via les sacrements et parfois les indulgences, dons en

argent à l'Église qui entraînaient une rémission partielle des péchés. Le scandale des Indulgences fut dénoncé par le moine allemand Luther (1483-1544). Il enclencha tout le mouvement de la réforme ; en affichant ses fameuses propositions à Wittenberg, il affirmait que la foi est primordiale pour obtenir l'assurance du salut. C'est la foi-confiance en la tendresse de Dieu qui prime sur les rites, les œuvres de charité et les donations faites à l'Église. Cette foi naît d'abord de la lecture spirituelle des Écritures et moins de la tradition, la deuxième source privilégiée par l'Église. Pour Luther, l'homme est justifié non parce qu'il se transforme intérieurement sous l'effet de la grâce mais parce que l'amour de Dieu le recouvre comme d'une chape de pardon au nom des mérites infinis du Christ. Donc, plus besoin des sacrements et de l'intercession des prêtres ! On s'adresse directement au Christ. Tout l'édifice de l'Église catholique était ainsi menacé sans parler des répercussions politiques car la religion romaine servait alors d'idéologie aux pouvoirs en place.

Le mouvement de la réforme s'est vite propagé en Europe. Il prit parfois un tour vigoureux et autoritaire avec Zwingli (1484-1531) à Zurich, et Calvin (1529-1564) à Genève. Calvin, originaire de la Picardie, établit une véritable dictature morale à Genève. Dans son principal ouvrage « l'Institution chrétienne », il insistait comme Luther sur la profonde corruption de l'homme avec toutefois la différence capitale qu'il croyait à la prédestination des âmes, les unes pour le salut au Ciel, les autres pour l'enfer. La Grâce, dans cette perspective, était conçue plus comme une protection justificante de Dieu que comme une force de rénovation intérieure.

Le grand mérite des réformateurs aura été d'avoir facilité et répandu les traductions de la Bible en langue vulgaire accessible à tous. Désormais, les prêtres n'avaient plus le monopole de la connaissance des Écritures.

2.3 – Le Concile de Trente et la Contre-Réforme catholique (1545).

Pour contrer les réformateurs protestants, les évêques conciliaires vont préciser que la tradition transmise par l'Église catholique est une source de foi aussi importante que les Écritures. Tout péché mortel, selon la définition canonique de l'Église, peut faire perdre la Grâce sans pour autant affecter la foi. L'idée principale défendue par le Concile est que l'homme, à la différence des conceptions protestantes, n'est pas totalement corrompu. Il dispose encore de forces (peut-être moins de nos jours !) suffisantes pour assurer son salut avec l'assistance de la Grâce divine. Il doit donc coopérer

avec Dieu, en usant de ses facultés de libre-arbitre, de sa raison et de sa volonté. La foi, seule, ne peut se substituer à la Grâce dispensée par les sacrements de la seule Église catholique, tel semble être avec la nécessaire coopération de l'homme les deux messages principaux de Concile de Trente.

2.4 – La crise janséniste.

Elle fut déclenchée par Cornélius Jansen, un théologien hollandais (1585-1638), évêque d'Ypres. Il publia, en 1640, « l'Augustinus ». Cet ouvrage énorme qui traitait principalement de la Grâce reflétait aussi la pensée de son ami, le théologien-moine Jean Duverger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. Il fut à l'origine du renouveau spirituel de Port-Royal. Les thèses de « l'Augustinus » réactualisaient la doctrine sévère de saint Augustin en affirmant l'impossibilité pour l'homme corrompu de faire le Bien sans le secours de la grâce dite *efficace*, celle qui meut la vérité. Autre hérésie, il rappelait que tous ne seraient pas sauvés, les élus étant prédestinés d'avance par le libre choix de Dieu. La condamnation de l'Église intervint en 1653. Ces idées d'une spiritualité élective et austère se propagèrent rapidement chez les moniales de l'abbaye de Port-Royal sous l'influence de la famille Arnault éprise de recherche spirituelle mais aussi en Hollande. C'était aussi un retour à la mystique du cœur dont se méfiait l'Église tout autant que des austérités sévères qui y étaient pratiquées. La confrontation fut animée principalement par Pascal, ennemi juré des Jésuites. De théologique, le débat ardent devint politique, conduisant à l'expulsion des moniales par Louis XIV qui fit détruire le monastère. Le jansénisme a exercé une influence néfaste sur les fidèles jusqu'au xx^e siècle, notamment dans la pratique de la communion. Il décourageait le fidèle de communier s'il ne se sentait pas digne et pur en son âme et en sa conscience morale.

2.5 – Retour à la mystique du cœur : le quiétisme.

La Réforme protestante n'a cessé jusqu'au XVII^e siècle de travailler en profondeur les cœurs des catholiques qui souhaitaient pourtant rester fidèles à l'Église de Rome. Les plus passionnés d'entre eux, soucieux d'un profond renouveau spirituel, étaient déçus de l'approche purement dogmatique de la foi. Les âmes sincères et pures qui lisaient à nouveau les Évangiles dans la langue de leur pays ne reconnaissaient plus le Christ dans l'Église de l'époque. Le prêtre espagnol, Michel Molinos, publia, en 1675, le « Guide spirituel » qui connut un immense succès en Europe au point qu'il fut

condamné par l'Église. Il préconisait l'abandon total à la Grâce, la pratique de l'humilité, la recherche de la paix intérieure. Ces idées furent développées en France par l'évêque Fénelon et par madame Guyon, une mystique épouse d'un grand bourgeois très en vue à la Cour. Fénelon et madame Guyon recommandaient la recherche d'un état d'indifférence aux passions humaines difficiles à contrôler. Bossuet, évêque de Meaux, vit tout de suite le danger de l'abandon total à la Grâce qui apaise l'âme tourmentée par le péché. Les chrétiens à tendance quiétiste ne risquent-ils pas d'abandonner toute vie active et charitable, autrement dit les œuvres de secours, et, soit dit en passant, d'échapper de nouveau à l'emprise paternaliste de l'Église catholique. Celle-ci a rejeté le quiétisme en 1687 et 1699.

3 – ESSAI POUR UNE APPROCHE MODERNE ET ŒCUMÉNIQUE DU CONCEPT DE GRÂCE AU PLAN SPIRITUEL.

3.1 – Quelques conclusions du débat.

De ce grand débat qui a tourné au cours de l'histoire occidentale à de dures et âpres controverses, il ressort que Dieu accorde sa grâce gratuitement à tout homme de bonne volonté qui tente l'effort de s'amender et d'aimer les autres en les écoutant et en les servant. Si la nature de l'homme était à l'origine douée du libre-arbitre, force est d'observer, dans la pratique de la vie quotidienne, que l'homme n'est pas libre car il est handicapé par les passions négatives qu'il ne maîtrise pas, sans oublier l'influence de l'environnement. La foi, dit-on, appelle et apporte un supplément de grâce au pécheur converti, indépendamment de la grâce universelle accordée à toute créature. L'autre aspect de la Grâce est son caractère personnel. Chaque chrétien qui a la foi fait plus spécialement l'objet d'une attention particulière et personnelle de Dieu pour l'aider. C'est la pensée protestante dont se méfie l'Église laquelle insiste sur la nécessité de recourir à sa *médiation* par la voie des sacrements, producteurs de la grâce sanctifiante.

3.2 – Nature de la Grâce.

Les témoignages des mystiques tant occidentaux qu'orientaux révèlent que la Grâce se manifeste intérieurement comme une irruption soudaine ou progressive de lumière, de force et d'amour. C'est en quelque sorte *l'énergie spirituelle* qui sourd directement de la Source divine. Les bouddhistes comme les hindouistes disent que c'est la

fusion du soi individuel avec le grand Soi. Les hindous se réfèrent souvent à Dieu comme à une mère divine dont la grâce apporte tendresse et force à ses laudateurs.

L'analyse des témoignages des grands mystiques et des convertis montre que cette irruption ou descente de l'Esprit-Saint, autrement dit de la grâce divine, survient à la suite d'une recherche spirituelle intense, d'une grande épreuve ou de la traversée d'une longue nuit intérieure. Autre fait curieux : cette expérience mystique qui peut être très intense (l'extase) ne signifie pas pour autant que la personne est devenue sainte ou qu'elle a atteint l'union permanente avec Dieu ou le Soi. Ce n'est pas encore le stade de l'éveil et de la libération finale, au sens asiatique du terme, selon la terminologie hindouiste ou bouddhiste. Souvent, cette expérience survient chez des personnes qui la vivent temporairement. Les spécialistes de la question de la mystique disent que cette irruption soudaine de lumière et d'amour peut être due à une intervention personnelle de Dieu, d'un maître spirituel ou d'un saint, de ce monde ou de l'autre. Saint Paul, en route vers Damas, en fit l'expérience et reçut une mission à accomplir comme mère Teresa se rendant à Darjeeling, aux Indes.

La Grâce n'est pas seulement *énergie spirituelle* aux effets thérapeutiques car elle restaure la personne pécheresse au plus intime d'elle-même. Elle est aussi providence de Dieu en action pour nous aider en certaines occasions. Les grands saints, les missionnaires et souvent chacun d'entre nous ont pu constater au cours de leur vie son intervention. Des événements imprévus, des rencontres fortuites, les sauvaient subitement d'un grand danger, résolvaient miraculeusement leurs difficultés. Sommes-nous certains qu'une décision prise de notre part, indépendamment de l'influence de l'environnement, n'ait pas été orientée à notre insu par une *main invisible* ?

En définitive, la grâce divine nous paraît être à la fois *énergie*, donc *force*, *lumière* de connaissance et surtout *amour* caritatif. Elle est offerte à tout homme qui fait un effort pour s'instruire spirituellement, aider son prochain, respecter les commandements moraux et se *désapproprier* de lui-même par la prière, la méditation et le service. On ne peut se passer d'elle et compter sur nos seules forces. Les grands spirituels hindous tels, Ramana Maharshi ou Ma Anandamayée ont toujours invoqué Dieu et sa grâce. Les grands lamas tibétains bouddhistes invoquent l'aide de leurs maîtres passés, les Bodhisattvas. Il en est de même des bouddhistes japonais qui implorent Amida, le Bouddha de la terre pure.

Le chrétien a souvent douté de l'existence de la grâce car, dit-il encore de nos jours : « je ne sens rien quand je communie et je ne

comprends pas pourquoi Dieu m'envoie des épreuves ». Celles-ci sont injustes à ses yeux. Faudra-t-il rappeler que, sauf cas grave et exceptionnel d'une extase illuminatrice, la grâce ne se mesure pas à l'émotion mystique ressentie ? Les mystiques rhénans, tel maître Eckhart, et espagnols, tels saint Jean de la Croix et Miguel Molinos, ont par leur témoignage prouvé que l'âme en quête du ciel et de Dieu doit nécessairement passer par le désert, vraie nuit des sensations, de l'intellect et de la volonté. C'est la voie purgative souvent douloureuse. La grâce opère au plus profond du chrétien pour le détacher de lui-même, en dissolvant son *ego*. Les bouddhistes pensent que ce travail de *désappropriation* de soi peut se faire par des exercices de méditation sous la conduite d'un maître en pédagogie spirituelle.

Si l'illumination, l'ouverture à la compréhension des écritures sacrées et du sens de notre vie peuvent être soudaines, il n'en est pas de même de l'éveil, état de conscience et d'amour qui apparaît progressivement. La foi en Dieu ou en Christ n'est, à notre sens, qu'un début d'éveil qui se développera plus tard, en fonction de l'expérience de la vie, de l'âge et des exercices. Certaines âmes privilégiées ont réalisé l'éveil au cours de leur jeunesse. Jésus en a visiblement prix conscience lors de son baptême par Jean le Baptiste. Le bouddhisme et ses exercices ainsi que ceux enseignés par le yoga complétés par l'attitude psychologique non-duelle (Advaitavedanta) sont un véritable défi pour l'Église catholique. Face à l'intérêt croissant pour les religions orientales, elle devra réviser ses méthodes de pédagogie spirituelle. Les moines chrétiens du désert d'Égypte avaient montré la voie au cours des premiers siècles de notre ère. Les églises orthodoxes continuent de s'en inspirer. Chez les catholiques, les exercices spirituels paraissent être réservés aux moines et aux moniales. La catéchèse des adultes est principalement une initiation aux seules vérités intellectuelles du dogme. Ignace de Loyola avait en son temps compris la nécessité pour le laïc d'approfondir sa foi plus par le cœur que par la raison. Il initia le renouveau spirituel avec ses fameux « exercices spirituels ». Dans une société de consommation très urbanisée, où l'hyper activité du monde des affaires côtoie l'oisiveté forcée du chômage déshumanisant, nous craignons que la Grâce et les sacrements ne suffisent plus à transformer le chrétien. Cette nouvelle approche de la vie spirituelle chrétienne est déjà amorcée par l'engagement courageux de quelques prêtres sans omettre l'œuvre préparatoire du père Henri le Saux, moine bénédictin qui vécut dès 1950 la vie d'un moine hindou dans l'esprit de Ramana Maharshi.

Nous avons reçu de notre fidèle lecteur Amorifer un très intéressant courrier concernant, d'une part, l'article de Gravitas publié dans notre dernier numéro et, d'autre part, notre affaire avec le Quid. Avec son autorisation, nous nous faisons un plaisir de publier ce courrier.

« Cher ami,

« Recevant ce jour le numéro 3/1998 de l'*Initiation*, je prends connaissance avec émotion, et de votre éditorial, et de l'article de Gravitas : *Quel martinisme pour le 21^e siècle ?*

« L'article de Gravitas me laisse perplexe, mais... comme lui-même conclut en nous confiant qu'il est *résolument optimiste*, c'est bien entendu tout ce qu'il me plaira de développer dans ces quelques lignes.

« Nos différences ne sont que le pâle reflet de nos diversités, nos diversités concourant toutes à la recherche d'une même Lumière, c'est bien cela l'essentiel, c'est cela seul notre richesse commune. «*L'Initiation*», pour une large part contribue à ce *ciment* qui gomme nos apparentes divergences. En effet, certains peuvent regretter que telle obédience recrute essentiellement parmi les maçons du Régime Écossais Rectifié, alors qu'une autre le fait exclusivement chez les rosicruciens. On peut reprocher à cette dernière d'interdire (j'avoue en être peiné) les intervisites, mais il est vrai aussi que la première ne reconnaît pas ses initiations et que si l'Ordre rosicrucien à laquelle elle est fraternellement liée est souvent cité dans les colonnes de Papus, un génial Créateur-Organisateur sans qui nous ne pourrions correspondre aujourd'hui, toutes deux se confondent sous les auspices de notre vénéré Maître, Louis-Claude de Saint-Martin !

« Alors, de grâce, n'alimentons pas les divergences, n'accentuons pas les différences, oublions les *nébuleuses*, les *pertes de substances initiales*, les *scissions de scission*, les *dilutions* et les... *vanités humaines* pour nous élever davantage si nous voulons effectivement tenir notre place et accomplir la mission qui doit être la nôtre dans ce nouveau millénaire ! Alors là, oui ; je suis d'accord pour affirmer que «*l'Initiation*», au nom de la *transversalité* (et de la tolérance) qui doit s'établir au-delà de nos différences *se manifeste déjà dans nos colonnes*. Mon but n'était pas de polémiquer avec le rédacteur en chef de cet article, bien au contraire, je le remercie d'avoir eu le courage de *mettre le doigt sur ce qui fait mal* et me permettre ainsi à mon tour de venir déposer une modeste pierre.

« Bien sincèrement et fraternellement à vous.

« Amorifer.

« En ce qui concerne le *Quid*, j'ai, à l'époque, immédiatement adressé ainsi que vous le souhaitiez (et j'ai largement diffusé l'information dans *mon entourage*) un courrier dont je vous prie de trouver ci-joint une copie. Inutile de préciser que j'agis pour mon compte personnel, sans être mandaté par quiconque ; non, cher ami, vous n'êtes pas aussi seul que vous le pensiez et je ne doute pas un seul instant que d'autres, dans l'ombre de l'impersonnalité, œuvrent dans le même sens !

Monsieur FREMY
Editions du QUID
B.P. 447 07
75327 PARIS CEDEX 07

Monsieur,

Je vous prie de bien vouloir prendre quelques instants pour relire copie ci-jointe de la lettre que je vous ai adressé le 6 Janvier 1998 et demeurée sans réponse à ce jour.

Je porte à votre connaissance quelques éléments supplémentaires qui devraient vous inciter vivement à faire effectuer la rectification souhaitée :

- - Ni le rapport VIVIEN de 1983,
- - Ni le rapport GEST & GUYARD n° 2468/1995 Assemblée-Nationale,
- - Ni le très vigilant C.C. Manipulations-Mentales,

ne classent le **MARTINISME**, Ordre Initiatique et Philosophique, parmi les sectes.

Je cite pour terminer l'ouvrage de Massimo INTROVIGNE, "*Pour en finir avec les sectes*", auquel ont collaboré nombres d'universitaires, et qui prouve si besoin en était encore, la légitimité de ma démarche.

Je ne doute pas qu'à défaut, un grand nombre d'assignations pour diffamation ne soient déposées individuellement par des Homme et des Femmes qui sont blessés par cette allégation mensongère et meurtris par votre méprisant silence.

Dans l'attente d'une réponse que je souhaite très positive.
Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

VAGABONDAGE

D'après le « Petit Larousse » *vagabonder* veut dire : *errer çà et là*, passer d'une chose à l'autre. Or, il existe des textes et les commentaires qu'en ont fait des êtres inspirés, tel celui-ci extrait de « Chir la Chirim », qui incitent à vagabonder : « *Seul le Roi a chevauché et il chevauche dans les cieux* ». Tirons donc un peu sur le texte et constatons qu'un roi a chevauché dans la mer, Rouge en l'occurrence, et qu'il en est mort avec tous les siens. Le texte reprend : « *Veille à ne pas chevaucher dans la mer, car une bête s'y tient prête à te dévorer* ». Remarquons au passage que Jésus, le jour des Rameaux, est monté sur un âne. L'œuvre terrestre n'est donc pas encore accomplie, il n'est pas encore *Roi des cieux*. Cette bête dans la mer, nous la rencontrons dans notre Tarot, à la lame XVIII : *la Lune*. Cette *lune* nous fait penser au rêve d'Ézéchiel et son électrum : colonne d'or (soleil) et d'argent (lune) en fusion dans laquelle il y a une apparence d'homme. Et, en dessous, il y a l'eau et la bête. Tirons encore un peu sur le texte : n'y a-t-il pas là un rappel de la parole ? une mise en garde ? Ô homme, si tu veux descendre en tes profondeurs, protège-toi par la méditation et la prière, car la bête qui est en chacun de nous est toujours prête à te dévorer.

FIDES

Le C.I.R.E.M. (Centre International de Recherches et d'Études Martinistes) et l'Association des Amis de Stanislas de Guaita ont organisé un colloque le samedi 24 octobre dernier, à Paris. En l'absence bien regrettée de Robert Amadou, plusieurs intervenants se sont succédé et ont évoqué quelques compagnons de la Hiérophanie : de Guaita bien sûr mais aussi Papus, Monsieur Philippe de Lyon, Saint-Yves d'Alveydre, ainsi que le Paris occulte de 1900 et l'astrologie à la *Belle Époque*. Entre chaque intervention, Michel Langinieux nous a donné lecture de poèmes de Stanislas de Guaita. Ont participé à ce colloque : Rémi Boyer, Marcel Thomas, Bruno Fouquet, Denis Labouré, Renée-Paule Guillot, Mark Russell et Yves-Fred Boisset.

25 octobre 1916 - 25 octobre 1998

72 années ont passé depuis la transition de Papus à qui nous devons aujourd'hui l'immense privilège d'avoir pu aborder aux rivages de la connaissance véritable et d'avoir perçu quelques modestes éclats de la Vraie Lumière. Ses enseignements non dogmatiques sont autant de portes entrouvertes sur la seule Loi d'Amour hors de laquelle il est vain (et dangereux) de vouloir cheminer plus avant sur le sentier initiatique.

Nous autres, Papusiens, au-dessus et au-delà des choix qui furent les nôtres pour sortir du *torrent* dont parlait Martinez et nous fondre dans le *désir* évoqué par Saint-Martin, nous demeurons à jamais fidèles à la mémoire de Papus à laquelle nous associons celle de son fils, notre très cher Philippe, et de tous ceux, connus ou inconnus, qui ont œuvré en leurs temps respectifs auprès de ces deux maîtres.

Nous ne sommes pas une secte. Non, nous ne sommes que des chercheurs attachés à l'ésotérisme sain que les Maîtres Passés nous ont légué et pour lequel ils ont droit à notre reconnaissance de tous les jours.

Devant la tombe où reposent Papus et Philippe au Père-Lachaise, nous nous sommes unis en pensée et en prière en ce matin du 25 octobre 98, alors que le soleil faisait sa seule apparition en ce week-end peu clément.

Yves-Fred BOISSET



(Photo de Marielle-Frédérique Turpaud)

Comme nous le faisons chaque année, nous publions ci-dessous le discours prononcé sur le tombeau de Papus et de Philippe Encausse, le dimanche matin. Cette année, c'est à un jeune martiniste que revint cet honneur.

« Ce n'est pas, je dois l'avouer, sans quelque appréhension que je me suis lancé dans la rédaction de ces quelques lignes en l'honneur de Papus et de Philippe Encausse.

« Martiniste depuis seulement trois ans, il ne m'apparaît pas infondé de penser que de nombreuses personnes ici présentes auraient été plus à même que moi de parler avec justesse et à propos de ces deux serviteurs de Dieu et des hommes dont j'entrevois à peine, les yeux encore voilés, l'étendue et la portée de l'œuvre.

« Aussi me contenterai-je aujourd'hui de vous parler de mes rencontres avec Papus et de ce que symbolisent, à mes yeux, ces trois jours de paix et de fraternité au cours desquels nous nous retrouvons pour honorer sa mémoire, je serais tenté de dire sa présence.

« Il y a trois ans donc, alors que j'étais à la recherche d'une porte donnant accès à la compréhension des mystères de la Nature, j'ai été attiré par des êtres peu lumineux. C'est ce moment qu'ont choisi Papus et l'Ordre martiniste pour se manifester.

« Tout d'abord au travers d'une édition datant de 1953 du "Traité sur la réincarnation" de Papus, ouvrage oublié depuis de nombreuses années dans une maison familiale par un parent mystique (avait-il agi en conscience ?) et qui avait attendu patiemment que quelqu'un s'intéresse à lui.

« Je me suis bien évidemment procuré par la suite d'autres éditions plus récentes des œuvres de Papus, et c'est grâce à l'une d'entre elles que j'ai découvert l'adresse actuelle de l'Ordre martiniste de Papus ; une porte s'était ouverte.

« Ma seconde rencontre avec Papus a eu lieu beaucoup plus récemment. Elle a suivi de quelques mois le passage du porteur de lumière, le vaniteux qui demande quelques instants d'attention en échange des présents qui l'accompagnent. Ce passage douloureux mais nécessaire, Papus m'a fait prendre conscience de toute son importance car, comme il le dit lui-même si justement dans son bref mais précieux traité intitulé "Qu'est-ce que l'occultisme ?" : ... nous avons autre chose à rechercher que le bonheur physique sur terre ; nous avons à subir des épreuves et à tenter de les vaincre. Sans épreuves nous ne serions rien sur terre.

« C'est effectivement grâce aux épreuves que nous nous construisons car lorsque nous nous relevons, encore tout penauds et meurtris d'avoir trébuché, c'est moins fiers et plus tolérants.

« Toutefois, si ce sont essentiellement les œuvres de Papus auxquelles je fais référence aujourd'hui, c'est parce que Papus tête encyclopédique et plume infatigable comme se plaisait à le décrire son ami Stanislas de Guaita, a énormément écrit, bien plus que nombre de ses contemporains tout aussi philosophes mais fatalement moins connus.

« Lorsque je dis Papus, je raisonne donc plus en terme de collectif, d'égregore, dont Papus serait un des principaux représentants, un cristalliseur, sans en oublier pour autant celles et ceux de ses prédécesseurs, contemporains, ou successeurs, que nous nommons nos Maîtres Passés ; ni dépassés, ni passifs, amis agissant depuis un plan différent.

« Cette réflexion me conduit tout naturellement à penser à nos guides actuels dont je ne parlerai pas, si ce n'est du bout des lèvres, pour ne pas risquer de froisser leur profonde modestie et leur sincère humilité.

« À ces derniers, qui nous apprennent à apprendre, à voir le meilleur en chacun, à commencer par soi, qu'il me soit ici permis de rendre hommage car il n'est d'occasion que nous devons manquer de leur dire notre affection et notre reconnaissance.

« Quant à ces quelques heures au cours desquelles nous nous réunissons, elles sont avant tout l'occasion de nous retrouver, de revoir des amis venus des quatre coins de France, l'occasion enfin de passer ensemble des moments chaleureux du partage fraternel.

« Et tout au long de ces trois jours, l'esprit de Papus est véritablement présent.

« En effet, lorsque Papus nous parle de ses ouvrages de voie unitive alliant les trois voies classiques de son enseignement, ne pourrions-nous pas faire un rapprochement avec les journées qui nous occupent ?

« Le vendredi, jour de la conférence, pourrait alors être rapproché de la voie de la connaissance ; le samedi, jour de la réunion rituelle, serait à associer à la voie de la dévotion ; le dimanche enfin, jour de la visite au Père-Lachaise et du banquet à la Mutualité, serait à rapprocher de la voie de l'action.

« Ce serait toutefois bien peu de chose que de nous retrouver ici une fois par an sans une quelconque continuité dans la pensée...

« Je conclurai ces quelques mots sur une phrase de Stanislas de Guaita qui me tient particulièrement à cœur : *La vie éternelle est si longue ! Même décidés à toujours ascendre, sans dévier de la route qui ramène au Père, il ne nous serait pas permis de faire des stations. Dieu, qui est si bon, n'a créé (ou plutôt laissé créer) que pour cela – dans cette nature même de la déchéance et sur cette terre de l'épreuve – l'herbe moelleuse et l'ombre propice des illusions...* »

Mahasiah

MARTINISME ET ORDRE MARTINISTE.

L'article de Gravitass publié dans notre dernier numéro a suscité une réponse de Sitaël, Grand-Maître de l'Ordre Martiniste de Papus. Nous nous faisons un devoir de la publier en son intégralité ; elle est suivie d'un commentaire du rédacteur en chef.

Chers lecteurs, permettez-moi de continuer les réflexions de Gravitass parues au N° 3 de 1998 de « L'Initiation » sur la question : *Quel martinisme pour le 21^e siècle ?*

Dans un souci de clarification, voici quelques remarques concernant certains points de l'article de Gravitass. Tout à fait d'accord avec lui sur la confusion, apparente, entre martinisme, Ordre Martiniste et Ordres martinistes.

A partir des idées très claires que je vais rappeler, « on » a créé une confusion qui mène, selon Gravitass, à certaines conclusions dont la première est que « l'Ordre Martiniste n'existe pas en tant que tel... »

S'il est vrai que l'adresse de l'Ordre Martiniste est difficile à trouver, malgré que la revue « L'Initiation » en soit l'organe officiel, l'adresse de son siège ou de son secrétariat sont très rarement données par la revue¹ il existe bel et bien et cela depuis plus de cent ans. Les premiers documents citant l'Ordre Martiniste datent de 1887 et la première réunion de son Suprême Conseil de 1891, Papus étant le premier Grand Maître de l'Ordre et le Président de son Suprême Conseil. Philippe Encausse, fils de Papus, de son nomen « Jean », en a été l'avant dernier Grand Maître. Il avait reçu sa transmission initiatique et sa charge administrative du Grand Maître précédent, Charles-Henri Dupont. Le 27 Octobre 1979, Philippe Encausse a passé, tel qu'il l'avait reçu, la transmission de la Grande Maîtrise de l'Ordre Martiniste à Sitaël, qui continue à veiller sur le travail que propose ledit Ordre.

Je cite Robert Amadou, que personne n'oserait contester comme « spécialiste du martinisme ». Dans « Documents martinistes N° 2 » publié par Antoine Abi Acar en 1979, il pose la question : *Qu'est-ce que le Martinisme ?*

¹ En effet, si dans chaque numéro de « l'Initiation » apparaît la qualification « Organe officiel de l'ordre Martiniste », l'adresse de son siège social n'apparaît pas régulièrement.

Il donne plusieurs réponses, dont j'extrais celle qui nous concerne en tant que membres de l'Ordre Martiniste : « Martinisme » désigne, en premier lieu (c'est-à-dire le plus normalement, à mon avis), le système de théosophie composé par Louis-Claude de Saint-Martin et exposé dans ses ouvrages. Un martiniste, une martiniste, est celui, celle, qui reçoit ce système afin de l'étudier et de le pratiquer ». Et Robert Amadou poursuit en disant que l'on appelle aussi martinistes, d'une façon plus restreinte, les membres de l'Ordre Martiniste fondé par Papus ou ceux des Ordres martinistes issus de celui-ci et par extension, les Élus Cohen qui suivent la théurgie de Martines de Pasqually et ceux qui suivent Jean-Baptiste Willermoz avec l'Ordre des Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte, hauts degrés du Rite Ecossais Rectifié maçonnique. Willermoz avait mis dans cet Ordre la doctrine de Martines, mais point sa pratique théurgique. Pour éviter toute confusion, on appelle aujourd'hui « martinistes » ceux qui se réclament de Louis-Claude de Saint-Martin et « martinésistes » ceux qui se réclament de Martines de Pasqually.

L'ORDRE MARTINISTE

À l'époque où Papus fonde l'Ordre Martiniste, les idées n'étaient pas très claires quant à la filiation martiniste : Martines de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin, Willermoz... ainsi que les Philosophes Inconnus. Mais Papus a écarté au sein de l'Ordre Martiniste toute pratique théurgique se rapprochant des Élus Cohen et a privilégié la « voie cardiaque », si chère à Louis-Claude de Saint-Martin.

Téder, qui succéda à Papus, a donné à l'Ordre une expression plus maçonnique. Bricaud, qui succéda à Téder, prétendit avoir la succession des Élus Cohen et fonda l'Ordre Martiniste des Élus Cohen. Bref, l'Ordre s'est perpétué en restant fidèle à la doctrine originale, tout en adaptant la pratique, suivant les souhaits des dirigeants ou de l'époque où ceux-ci vivaient.

L'ORDRE MARTINISTE AUJOURD'HUI.

Il reste fidèle au système de théosophie de Louis-Claude de Saint-Martin et à sa voie cardiaque, tels que Papus l'a proposé. Son but est d'aider les martinistes en quête de spiritualisation, au moyen de cette même voie cardiaque.

L'Ordre Martiniste est chrétien et non dogmatique. Avec l'aide de rituels, il transmet des initiations, organise des réunions dans lesquelles on met en pratique la Voie Unitive dont parle Papus : on fait appel à la connaissance au moyen de l'étude des symboles ou de thèmes touchant la Tradition, aux techniques d'approche du divin, le Christ en chacun de nous, à la mise en

pratique de la fraternité pour finalement, lorsque tous les participants réunissent les conditions, aboutir à la prière, à la prière du cœur.

Considérant que le martinisme, tel qu'il est compris au sein de l'Ordre Martiniste, n'est pas une voie uniquement spéculative, et encore moins statique, les membres de l'Ordre Martiniste œuvrent à la connaissance d'eux-mêmes, pour mieux se rapprocher des autres. « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et les dieux ». Le but étant la Réconciliation, préalable à la Réintégration de toute l'humanité, tel que Martines de Pasqually l'enseigne dans son Traité de la Réintégration des Êtres.

Gravitas, dans son article cité, écrit : « Or, si j'ai bien lu Saint-Martin, la prière demeure le seul mode opératoire ». J'en pense de même. Or, l'Ordre Martiniste n'est pas là pour prier ni pour enseigner à prier, mais bien pour aider les martinistes à favoriser les conditions intérieures pour une bonne prière. La prière du martiniste n'est pas seulement une prière verbale. Suivant Saint-Martin, elle va du « cœur de l'homme au cœur de Dieu ». Pour cela, il faut se purifier, tâche qui engage toute une vie. Louis-Claude de Saint-Martin écrit : « Purifie-toi, demande, reçois, agis, toute l'œuvre est dans ces quatre temps ».

Dans le même article de « L'Initiation », il est fait mention d'un parallèle entre franc-maçonnerie et martinisme. Voyons cela de plus près. Au sein de la Franc-maçonnerie, il y a les obédiences. Au sein du martinisme il y a l'Ordre Martiniste et tous les Ordres martinistes issus du premier (Robert Amadou nous parle de leur « naissance par scissiparité (ou par schisme ?) ». Les Obédiences maçonniques ont des Loges. Les Ordres martinistes ont des Groupes ou des Loges. Ce n'est pas à cause de ce parallèle que l'on peut dire que le martinisme est para-maçonnique bien que les structures et les méthodes présentent certaines analogies car aussi bien les Obédiences maçonniques que les Ordres martinistes sont des Ordres Initiatiques traditionnels.

Il était nécessaire de clairement présenter dans le paysage martiniste les grandes lignes de notre histoire et, un peu plus en détail, le but que l'Ordre Martiniste poursuit, fidèle à son fondateur Papus qui avait placé l'Ordre auquel il donna vie sous l'égide de Louis-Claude de Saint-Martin

Il est important d'œuvrer vers une unité de travail et d'attention vigilante au sein de notre tradition.

SITAËL

Nous avons été heureux de présenter dans les quatre numéros de cette année plusieurs points de vue sur le martinisme, son histoire ancienne et actuelle, ainsi que sur sa place au sein de la Tradition chrétienne.

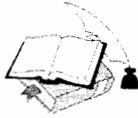
À aucun moment, nous n'avons souhaité que s'installât dans ces échanges un esprit de polémique hors de saison au sein d'une voie initiatique.

Nul ne saurait nier que, pour diverses raisons, le martinisme, comme la franc-maçonnerie et comme à peu près toutes les organisations humaines, s'est balkanisé en de multiples ordres. Voilà qui, personnellement, ne me gêne en aucune manière. Je ne veux y voir qu'une source d'enrichissement. Pas plus que je ne suis et n'ai jamais été pour le parti unique, pour le syndicat unique, pour... la pensée unique – d'où qu'elle émane –, je ne suis pour l'obédience maçonnique unique ou pour l'ordre martiniste unique. Nous savons tous que les uniformisations, si elles peuvent sembler rassurantes à court terme, sont toujours réductrices à moyen ou long terme.

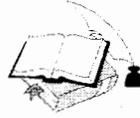
La revue «L'Initiation» veut être une fenêtre ouverte à la fois sur l'ensemble des martinistes, qu'ils appartiennent à tel ou tel ordre ou qu'ils soient libres (ce statut est parfaitement reconnu et attesté), et sur le monde profane, là où, au milieu de la mauvaise herbe dont nous abreuvons chaque jour les grands médias, poussent souvent invisibles les fragiles fleurs du désir. Une revue ésotérique et initiatique qui demeurerait blottie dans une chapelle manquerait sa vocation première qui est d'instaurer un dialogue avec le plus grand nombre.

La plupart des auteurs publiés dans la revue sont des martinistes venus de divers horizons – on ne leur demande pas leurs papiers. Quelques auteurs ne le sont pas mais leurs qualités de plume et leurs connaissances nous sont précieuses. Nos lecteurs ont souvent fait savoir que leur préférence allait à une revue variée et éclectique ; en suivant cette voie, nous ne faisons que suivre celle ouverte voilà un siècle par Papus. Qui songerait à nous le reprocher ? Nous revendiquons aussi le droit à l'erreur car nous ne sommes pas infaillibles et nous pouvons nous tromper parfois dans la sélection des articles publiés. Notre tâche est lourde et nous avons besoin du soutien de tous. Soutien non seulement financier par vos abonnements (qui sont cependant notre seule ressource) mais, plus encore, soutien fraternel. Nous vous en remercions tous.

**Yves-Fred Boisset,
Rédacteur en chef.**



LES LIVRES



ARATOR A LU...

Historien de son état et déjà couronné pour ses ouvrages sur le maréchal Juin et Vauban, **Bernard Pujo** publie chez **Albin Michel** « **Vincent de Paul le précurseur** », une biographie fort bien documentée du petit pâtre béarnais, futur canonisé par l'Église catholique et dont la pensée demeure, aux yeux de l'auteur, d'une étonnante modernité : ne se montra-t-il pas un gestionnaire hors de pair, mariant heureusement le bon sens paysan à la perspicacité du financier ? L'ouvrage a par ailleurs le mérite de ne pas occulter totalement certaines zones d'ombre comme la fameuse odyssee barbaresque dont on ne sait si elle eut vraiment lieu ou s'il s'agit d'un rideau de fumée destiné à masquer les conditions réelles de la réalisation du Grand-Ceuvre. Les voies de la spéculation et de la recherche restent ouvertes...

Les grands initiés de l'Histoire des hommes leur ont apporté un message d'amour et d'harmonie. Hélas !, constate **Yann Brekilien** dans « **Une religion pour le III^e millénaire** » paru aux **Éditions du Rocher**, l'ère de paix et de compréhension mutuelle qui aurait pu se lever sous leur influence n'a jamais vu le jour. Face à ce constat, Yann Brekilien, après avoir étudié les principales religions passées et présentes propose le message d'espoir d'une religion unique, dynamique et créative, seule voie, selon lui, pouvant offrir aux hommes du III^e millénaire le moyen d'échapper aux intégrismes et aux conflits religieux dont nous savons combien ils ont pu être et sont encore sanglants. Démarche sympathique, certes, jusque dans son utopie mais l'auteur n'a peut-être pas perçu combien les conflits naissent moins des contenus spirituels des religions elles-mêmes que des Églises et de leurs imbrications politico-économiques. L'ouvrage n'en demeure pas moins un excellent résumé des principaux monothéismes et reste intéressant à parcourir.

« *Que peut-il sortir de bon de Nazareth ?* », demandait déjà Nathanaël, dubitatif, dans l'Évangile de Jean. Qui pourrait croire que, dans cette ville de Galilée essentiellement peuplée d'arabes israéliens, l'expérience d'un humble curé palestinien puisse ressusciter l'espoir en-

vers et contre toutes les haines prétendument héréditaires ? Pourtant, depuis vingt ans, **Émile Shoufani**, dont **Hubert Prolongeau** nous narre l'expérience dans son « **Curé de Nazareth** », a réussi sur les lieux mêmes où vécut Jésus à redonner vie au message évangélique de réconciliation. N'est-ce point, pour une part, l'application pratique sur le terrain des vues idéalistes de Yann Brekilien ? Il est hélas des exceptions qui ne confirment pas toujours la règle...

Benjamin Gross, professeur de philosophie et doyen honoraire de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université Bar-Ilan (Israël), publie aux **Éditions Albin Michel** sous le titre « **Les lumières du retour** » une étude d'**Abraham Kook** sur la *Teshura* (l'idée de repentance). Ce livre qui se réfère aux textes de la mystique juive intéressera sans doute moins le grand public que les chercheurs avertis et rompus aux arcanes de la pensée juive traditionnelle.

Jean-Yves Leloup, prêtre orthodoxe, docteur en philosophie et théologie, nous propose, toujours chez **Albin Michel** l'« **Introduction aux vrais philosophes** », une étude sur les Pères grecs à la fois complète et synthétique qui ne peut que susciter l'intérêt du cherchant en spiritualité. Jean-Yves Leloup a bien vu que, dans l'esprit des Pères de l'Église, l'exercice de la vraie philosophie relève, d'une part, d'un art d'éclairer et, d'autre part, d'une pratique thérapeutique qui prend soin, soigne et guérit. En ce sens, elle est chemin d'éveil et de connaissance. Retraçant la vie et l'œuvre des plus grands Pères grecs de la *vraie philosophie* – celles d'Origène, de Clément d'Alexandrie, de Jean Chrysostome, de Grégoire de Nysse, entre autres – l'auteur met ici en lumière leur sagesse toujours vivante. Il ajoute par ailleurs à son étude le texte d'une conférence prononcée à l'Institut Jung de Paris qui cerne magistralement le délicat et épineux problème de la gnose de l'Antiquité à nos jours. En somme, un ouvrage de référence que tout être épris de spiritualité se doit de posséder « en bibliothèque et en esprit ».

Il faudra bien que, quelque jour, un érudit fasse le compte des ouvrages consacrés à Nostradamus. Sans doute dépassent-ils en nombre ceux consacrés à Napoléon Bonaparte ! Celui qui vient de paraître aux **Éditions de Vecchi** sous la plume de M. Corvaja et sous le titre « **Les prophéties de Nostradamus** » n'ajoutera rien à la gloire de l'auteur ni à celle du mage de Salon de Provence, même si l'on nous affirme que ce dernier avait prévu le passage de la traction à vapeur à la traction électrique (sic !) et l'invention du superphosphate utilisé en viticulture, ce qui ne peut que réjouir le méridional élevé au milieu des vignes que je suis !

La revue « **Atlantis** », qui a fêté naguère ses soixante-dix ans d'existence, consacre son dernier numéro à la symbolique des fêtes avec l'approche traditionnelle et sérieuse qu'on lui connaît. À signaler, dans ce même numéro, un article de son directeur Henri Bodard sur « **l'ère du Verseau et le New-Age** » qui fait froid dans le dos et chaud au cœur.

YVES-FRED BOISSET A LU...

D'abord deux dictionnaires ! Aux **Presses Universitaires de France**, publié sous la direction de Jean Servier, le « **Dictionnaire critique de l'ésotérisme** ». 1.450 pages qui, d'Abaris (thaumaturge scythe) à Zohar (bien connu des kabbalistes), fait le tour très complet de tous les sujets religieux, mythologiques, initiatiques... avec une grande rigueur. Chaque entrée donne lieu à une explication très détaillée. Voilà un ouvrage qui deviendra très rapidement indispensable à tous ceux qui sont conduits à fixer leurs connaissances et à trouver des références facilement exploitables. Chez **Albin Michel**, trois mille citations du monde entier composent le « **Dictionnaire inattendu de Dieu** ». Des croyants et des athées, des écrivains et des philosophes, des scientifiques et des humoristes mêlent leurs réflexions sur Dieu et sur toutes les choses relatives à la religion. C'est assez inattendu, en vérité. Des gens très différents s'y côtoient et *dialoguent* hardiment, parfois avec componction, parfois avec un ton presque badin, sur des sujets au demeurant sérieux, mais l'humour et la spontanéité ne constituent-elles pas une manière fort vivante d'aborder ces grands sujets métaphysiques.

Albin Michel vient également de publier un ouvrage très intéressant que je recommande chaudement car il représente une mine de réflexion pour tous ceux qui, tels les martinistes, veulent pratiquer un christianisme éclairé. Il s'agit de « **L'Évangile d'un libre penseur** » de **Gabriel Ringlet** ; cet ouvrage porte ce sous-titre étonnant : *Dieu serait-il laïque ?* L'auteur est un prêtre de nationalité belge, vice-recteur de l'Université catholique de Louvain. Mettant la tolérance en filigrane de son propos, il entend rompre avec les tabous et anathèmes désuets et affirme, d'entrée de jeu, sa conviction « *qu'il est temps de rapprocher les libres penseurs et les libres croyants* » (page 13). On comprend bien que les *libres croyants* sont ceux-là mêmes qui ont dépassé les enfermements confessionnels réducteurs ; c'est bien à eux que ce livre s'adresse. Poursuivant sa campagne pour une meilleure compréhension du fait re-

ligieux, Gabriel Ringlet écrit que « *la foi qui ne conduit pas à la libre pensée est une foi morte* » (page 74).

On ne saurait dire que ce prêtre a peur des mots... et c'est comme cela que nous les aimons. Fortement engagé dans le siècle, l'auteur jette sur notre société actuelle un regard lucide et sans faiblesse. Parlant de cette Europe que, depuis bientôt quarante ans, on tente de construire avec les difficultés que l'on sait, il s'exprime en faveur d'une Europe spirituelle sachant qu'« *une simple union politique ou économique ne peut suffire à assurer un avenir solide et stable aux démocraties européennes* ». (page 173). Fustigeant avec cette juste colère qui est celle des sages cette manie de se référer continuellement à l'Amérique¹ et dénigrant son omniprésence « *Elle est chez nous, en nous, par sa langue, par sa science, par sa gestion, par ses sectes, par ses médias, par son irrationnel, par son moralisme, par sa production...* », il s'exclame, quelques lignes plus bas : « *va-t-on continuer longtemps à imiter l'Amérique ?* » (page 171).

Plus loin, et poursuivant dans cette voie éclairée, Ringlet demande que l'on sache accueillir l'islam qu'il est mauvais de *diaboliser* en ne voulant retenir que les excès de quelques intégristes. Les trois grandes religions monothéistes n'ont-elles pas jadis, au IX^e et X^e siècles, cohabité en harmonie et « *n'est-ce pas grâce à l'islam que l'Occident a pu accéder à la pensée grecque* » (page 180).

En conclusion, l'auteur appelle de ses vœux la venue d'un véritable dialogue entre spiritualistes et libres penseurs, pensant avec force qu'il n'y a pas incompatibilité entre eux.

Voilà, je le redis, un ouvrage remarquable. Je déplore seulement que l'éditeur ait succombé à cette fâcheuse manie qui consiste à rejeter les notes en fin de volume, ce qui est hautement inconfortable pour le lecteur.

Qui n'a jamais entendu parler de cette curieuse affaire Naundorff, du nom de cet Allemand qui a toujours prétendu être Louis XVII, dans l'hypothèse très largement soutenue par nombre d'historiens que le dauphin aurait échappé au sort réservé à ses royaux parents ? Des bibliothèques entières regorgent d'ouvrages sur ce thème et les discussions et controverses n'ont jamais cessé. Un élément nouveau vient cependant alimenter le dossier déjà repu : **Philippe A. Boiry**² publie aux Pres-

¹ Il s'agit, bien entendu, des seuls États-Unis qui ne sont qu'une des vingt-trois composantes nationales du continent américain qui s'étire à peu près d'un pôle à l'autre.

² doyen de la faculté libre des Sciences de la Communication de Paris-Levallois, lauréat de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, expert honoraire près la Cour d'Appel de Paris, auteur d'une quinzaine d'ouvrages d'histoire, de sociologie et de littérature.

ses de Valmy un ouvrage intitulé : « **Louis XVII-Naundorff devant l'ADN ou le nouveau masque de fer** ». Alors que l'ADN est fort à la mode et que l'on n'hésite pas à déterrer un artiste célèbre pour de sombres raisons de paternité et d'héritage, Boiry fait état dans son ouvrage historico-scientifique (ou scientifico-historique) des recherches poursuivies conjointement par le laboratoire de génétique moléculaire du C.H.U. de Nantes et par le laboratoire de génétique de l'Université de Louvain. Observant une prudence tout à fait souhaitable dans ce genre d'enquête, l'auteur nous livre un commentaire critique de ces recherches et des résultats acquis à ce jour.

Chez *Éditinter*, **Marie-Claire Calmus** a publié un essai « **Où est passé l'humain ?** » dans lequel cette enseignante, poète et écrivain, dresse un *état des lieux* de notre société déshumanisée où les contacts humains deviennent de plus en plus difficiles et aléatoires. Prenant appui sur trois secteurs de la vie auxquels nous sommes tous confrontés d'une manière ou d'une autre, à savoir la médicalité, la consommation et la pédagogie, l'auteur se pose la question du rôle de l'humain au sein de cette dépersonnalisation qui est le lot de notre époque. Il est vrai que s'élève trop souvent un mur infranchissable entre les divers interlocuteurs : malades et médecins, étudiants et enseignants... Le mépris du public semble être devenue la règle d'or des rapports sociaux comme si l'humain était réduit à l'état des machines, c'est-à-dire à celui d'objets passifs, sans émotions et sans réflexions. Pour ma part, j'ai toujours trouvé déplorable et déplacée cette nouvelle appellation des services du personnel des entreprises et des administrations qui sont devenus les *directions des ressources humaines*, comme si les hommes et les femmes n'étaient plus que des objets dont on n'attend plus rien d'autre que le rendement... Sur ce point, spiritualistes et libres penseurs ne peuvent que s'entendre pour lutter côte à côte contre l'avènement d'une société aussi glaciale.

Au rayon des grands courants mystiques, citons, aux *Éditions du Rocher*, « **Le Chaman, le physicien et le mystique** », de **Patrick Drouot**, tentative d'établir une relation entre le monde chamanique et la vision scientifique moderne, « **Mandala de vie** » de **Jean-Yves Pecollo** qui aborde l'essentiel de la voie bouddhiste ; chez *Guy Trédaniel*, « **La Révolution intérieure** » de **Robert Thurman** qui prône la recherche du vrai bonheur (préface du Dalaï Lama), « **l'Art d'être parents selon le bouddhisme tibétain** », d'**Anne Hubbelle Maiden** et **Eddie Farwell** qui donne des conseils pour suivre l'enfant depuis la préconception à la petite enfance ; chez *Albin Michel* (*Spiritualités vivantes*), « **L'incendie de**

l'âme » d'**Annemarie Schimmel** qui nous conte l'aventure spirituelle de Rûmi, fondateur de la confrérie des derviches tourneurs.

La mort n'est jamais absente de l'édition. C'est ainsi que *Dervy* nous propose « **La mort dans tous ses états** » qui permet à **Francis Ducluzeau** de nous faire découvrir le potentiel d'enseignement contenu dans la mort, ses tabous et ses peurs. Aux *Éditions du Rocher*, **Élisabeth Kübler-Ross** nous invite à « **Accueillir la mort** » avec le secours des soins palliatifs tandis que **Monique Simonet** nous plonge dans le monde de la transcommunication car, nous dit-elle, « **Et l'ange leva le voile** ».

Au domaine des prophéties, les *Éditions du Rocher* nous initie, grâce à **Aimée André**, à l'« **Astrologie spirituelle, éthique et pratique** », cependant que **Dorothée Koechlin de Bizemont** nous introduit dans « **Les prophéties d'Edgar Cayce** », étasunien célèbre par ses prédictions d'événements importants tels l'assassinat de Kennedy, la découverte du laser, la guerre du Golfe..., et que **Carlos Castaneda** nous livre les secrets des sorciers mexicains yaquis et de leurs « **Passes magiques** ». Aux *Presses de Valmy*, **Isabelle Chazal** nous retrace « **La voyance à travers les âges** » et *De Vecchi Poche* publie « **Interprétez les lignes de la main et du visage** », d'**Hubert Monbrun** et « **Les mots secrets de A à Z** » d'**Yrène Elkevel**.

Les éditions *Pygmalion* présentent une nouvelle version de « **L'énigme de l'Atlantide** » due à Édouard Brasey – un livre agréable à lire même si l'on ne peut souscrire à toutes les propositions de l'auteur – et, dans la série de « la grande épopée des Celtes », « **Les triomphes du roi errant** » de **Jean Markale**, passionnant récit qui se déroule en Irlande, près de la Chaussée des Géants.

Nous trouvons encore chez *Albin Michel* un compte-rendu du colloque du C.R.J.M. (Centre de recherche sur les Juifs du Maroc) au titre évocateur « **Monothéismes et tolérance** », des entretiens avec Gwendoline Jarczyk conduits par **Raimon Panikkar** et regroupés sous le titre « **Entre Dieu et le Cosmos** ».

Signalons enfin la réédition par *Albin Michel* de la traduction par Pierre Corneille de « **l'Imitation de Jésus-Christ** ». Jouant avec talent et bonheur de la poésie classique, l'auteur du *Cid* et de tant d'autres tragédies célèbres nous enchante tout au long des cinq cents pages de ce texte immortel.

LES REVUES

Les numeros 113 et 114 de **Question de – Albin Michel** nous présentent une enquête sur la fin d'un millénaire « **La grande mutation** », étude très complète sur les grandes questions posées, à tort ou à raison, par l'imminent passage d'un millénaire à l'autre, et « **Le sens du sacré** » dans ses diverses dimensions et dans les différentes traditions.

« **Les Amitiés Spirituelles** », n° 196 d'octobre 98 (BP 236 – 75624 Paris Cedex 13) nous offre une méditation de Sédir sur « l'impatience » et une étude de Paul Ginestous sur « la quatrième dimension », cependant qu'Angelo Comunetti nous livre ses « réflexions sur un voyage en terre sainte ».

Dans « **L'Esprit du temps** », n° 27, automne 98, nous trouvons d'intéressants dossiers sur la « Conscience humaine et manipulation génétique », sur « l'anthroposophie au seuil du millénaire », tandis que Daniel Moreau s'interroge en demandant : « Peut-on guérir les plaies de notre temps ? ».

Le numéro 38, automne 1998 (Narcisse Flubacher, 39, chemin des Sellières, 1219 Le Lignon (Genève), publie, entre autres, une contribution du rédacteur en chef de cette revue à la réflexion sur « La parole perdue ». De pertinentes recensions des livres et des revues complètent ce numéro.

Toujours abondamment documentés, « **Les cahiers de Tristan Duché** », n° 35 d'octobre 98 (6, allée des Perdrix – 42390 Villars) regroupent des articles sur des sujets éclectiques : le compagnonnage, la franc-maçonnerie, le symbolisme. Une véritable mine de réflexions pour tous ceux qui cherchent à mieux comprendre la voie initiatique à travers ses différents accès. Les quelques pages consacrées à la prospective « Quelle franc-maçonnerie à l'aube du XXI^e siècle ? » ramènent, avec humour et vigueur, les frères à plus de modestie et épinglent *fraternellement* ceux d'entre eux qui auraient tendance à ramener l'Ordre à leurs personnes. Il faut bien que cela soit dit et écrit de temps à autre...



L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

BULLETIN D'ABONNEMENT 1999

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'INITIATION
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288-40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre)
4 NUMEROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 1999.

Nom.....Prénom.....
Adresse.....
Code postal.....Commune.....
Date et Signature.....

TARIFS 1999 (inchangés sur 1998)

France, pli ouvert	150.00 F
France, pli fermé	170.00 F
U.E. - DOM - TOM	200.00 F
Etranger (par avion)	250.00 F
ABONNEMENT DE SOUTIEN	280.00 F

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger doivent effectuer leur paiement EN FRANCS FRANCAIS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F